



Société Internationale
Marquerrite Duras

BULLETIN N°41
2022

www.societeduras.com

SOMMAIRE

Éditorial	p. 3
Comptes rendus	p. 4
Colette Fellous, <i>Le petit foulard de Marguerite D.</i> , par Vincent Tasselli	p. 4
Numéro spécial de <i>Lire Magazine littéraire</i> , « Femmes de lettres françaises », par Christophe Meurée	p. 6
<i>Instinct nomade</i> , n°7 : « Marguerite Duras. Il est interdit d'interdire », par Vincent Tasselli	p.8
Théâtre du Pavé, « Les Immersions : <i>L'Amant</i> », par Françoise Barbé-Petit	p. 11
Théâtre du Pavé, « La Cuisine de Marguerite », par Françoise Barbé-Petit	p.12
Théâtre de La Colline, <i>Les Imprudents</i> , par Geneviève Ignace.	p.13
Dossier : Autour du film <i>Vous ne désirez que moi</i>	p.17
Compte-rendu de Virginie Podvin	p.17
Compte-rendu de Vincent Tasselli	p.19
Dossier : Autour de l'auteur Olivier Steiner, du livre <i>Le Ravissement de Marilyn Monroe</i> et du spectacle « Le Vertige Marilyn »	p.22
Ça avait beaucoup de charme, Marilyn Monroe (à propos du <i>Ravissement de Marilyn Monroe</i>), par Olivier Steiner	p. 22
<i>Le Vertige Marilyn</i> , par Virginie Podvin	p. 26

Marilyn et Isabelle, l'une est l'autre (un double vertige), par Vincent Tasselli	p. 27
Activités scientifiques	p. 30
Publications	p. 33
Simona Crippa, <i>Marguerite Duras : la tentation du théorique</i>	p. 33
Marguerite Duras <i>Le cinéma que je fais. Ecrits et entretiens</i>	p. 33
Rubén Bernabiti, <i>¿Quién se acuerda de Marguerite Duras?</i>	p. 34
Colette Fellous, <i>Le petit foulard de Marguerite D.</i>	p. 35
Dionys Mascolo, <i>La Révolution par l'Amitié</i>	p. 36
Marguerite Duras, Michelle Porte, <i>Lettres retrouvées (1969-1989)</i>	p. 36
Jean Daive, <i>Penser la perception</i>	p. 37
Numéro spécial "Femmes de lettres françaises" du magazine <i>Lire</i>	p. 38
Vincent Tasselli, <i>L'Union des contraires chez Marguerite Duras : une tentative désespérée jusqu'au bout de l'échec</i>	p. 38
Sylvie Loignon (dir.), <i>Duras et Blanchot, écarts, affinités, communauté ?</i> (suivi de <i>Archives plurielles de Duras</i>)	p. 39
Clara Schwarze, <i>Où est donc passé le suicide ? Essai sur le nouveau roman (Duras, Simon, Beckett)</i>	p. 40
Carine Capone, <i>Aux frontières du langage, l'événement</i>	p. 41
Laurent Camerini (dir.), <i>Marguerite Duras et les Amériques</i>	p. 41
Activités culturelles	p. 43
Adhésion à la SIMD	p. 48

ÉDITORIAL

Iconique ! Voici un mot dont la jeunesse française s’empare actuellement et que Marguerite Duras revêt magistralement, quelques vingt-cinq ans après sa disparition. Plus près de Warhol que d’une quelconque dimension religieuse, Duras est sans nul doute une icône moderne. Figure littéraire et intellectuelle autant que populaire, elle est un mythe de notre monde moderne, un monstre sacré dans l’ère des désacralisations : elle appartient à l’inconscient collectif francophone. Ce n’est d’ailleurs pas un hasard si la dernière journée d’études organisée à l’Université de Lille par Florence de Chalonge et Christophe Meurée était consacrée à « Marguerite Duras et la culture populaire ». L’écrivaine traverse les genres ; on la retrouve personnage de roman ou de film, caricature médiatique pour *Libération*, clown absurde dans certains spectacles¹ et même chien pour imprudents² ! Ce quarante-et-unième bulletin tente d’épouser les contours de ce polymorphisme et de cet étoilement légendaire. Plusieurs comptes-rendus autour de monographies, d’ouvrages collectifs, de spectacles ou de revues nous offrent un aperçu de la prolifération des études durassiennes qui renforcent toujours plus la profondeur de son œuvre et participent à l’édification d’une personnalité devenue symbolique. Outre cette actualité, ainsi qu’un référencement des principales publications et des événements culturels à venir autour de l’œuvre, nous proposons deux dossiers complémentaires ; l’un consacré au film *Vous ne désirez que moi* de Claire Simon, mettant en scène cet amour-là, si fort et destructeur, entre Yann Andréa et l’autrice, et un second présentant le travail d’Olivier Steiner, écrivain fortement influencé par Marguerite Duras et dont *Le Ravissement de Marilyn Monroe* vient d’être adapté au théâtre avec Isabelle Adjani – lectrice chevronnée – sous le titre *Le Vertige Marilyn*. Duras is everywhere !

Nous vous souhaitons une belle lecture, et que ces découvertes vous permettent de devenir un maillon supplémentaire de cette mythification de l’œuvre et du personnage Duras.

Vincent Tasselli, Virginie Podvin, Andrea Manara

¹ Voir l’actualité théâtrale, en fin de bulletin (Centre Culturel de la Blaiserie, Poitiers, *Je suis Marguerite Duras*).

² Voir le compte-rendu de Geneviève Ignace sur le spectacle *Les Imprudents*, au Théâtre de la Colline.

COMPTE RENDUS

**Colette Fellous, *Le petit foulard de Marguerite D.*, NRF-Gallimard, février 2022, 109 pp.
Compte rendu de Vincent Tasselli.**

« *J'écris ce petit livre à partir de cette phrase et du mystère qui habitait ses yeux à ce moment-là. Des yeux bleus et intenses. On ne sait jamais rien des images qui apparaissent dans la mémoire de l'autre quand il vous parle, mais on aime les rêver* », Colette Fellous

C'est un bien joli ouvrage, tant dans sa forme que dans son style, que nous offre Colette Fellous. Dès l'incipit, repris en quatrième de couverture, l'écrivaine énonce son objectif : « C'est très simple, je voudrais retrouver le moment où soudain Marguerite s'est arrêtée de me parler et que tout s'est suspendu. Nous étions assises l'une en face de l'autre, Marguerite Duras et moi, un après-midi d'automne, chez elle, rue Saint-Benoît, je portais... un petit foulard de soie léopard tacheté noir et blanc. A un moment, et c'est celui-là précisément que je voudrais retrouver, elle m'a fixée, légèrement absente [...] *Tu vois, j'étais exactement comme toi. Le même foulard, les mêmes couleurs, pareille* ». Danser autour d'un trou, d'un instant d'éternité, disparu depuis longtemps... nous sommes d'emblée dans la littérature telle que la concevait Duras, ce passage d'une seconde perdue à sa mort perpétuée dans l'écrit. Colette Fellous est sans nul doute une durassienne, elle « aime revenir sur des moments modestes » et « les déployer lentement ».

Nous voici donc rue Saint-Benoît. Un entretien a été organisé autour de la parution d'*Emily L.* Le récit étire et dissèque cet instant de l'automne 1987, en le trouant de citations – d'œuvres ou d'entretiens –, de nombreuses références à la lecture d'*Emily L.* et surtout d'analepses qui peu à peu dessinent la relation qui a uni les écrivaines durant vingt années : leur rapprochement lors des répétitions de *L'Eden Cinéma*, en 1977, la première visite à Neauphle, un tournage avec Bruno Nuytten, un autre pour l'émission *Duras-Godard*, ou encore ce jour où Colette Fellous a offert à Marguerite le même foulard de soie, qu'elle portera jusqu'à sa mort. Plusieurs passages évoquent également *cet amour-là* qui unissait Duras à Yann Andréa et dont la narratrice a été le témoin, dans son danger et sa splendeur, dans la détresse et l'absolue nécessité, et dont *Emily L.* est pour Colette Fellous la métaphore absolue. Le texte s'achève sur la journée du 3 mars 1996, sur la mort et sur l'absence de l'amie. Sur la mémoire invisible,

noyée dans un pèlerinage halluciné au Vietnam, et qui laissera apparaître l'écriture comme seul moyen de retrouver le souvenir échappé, d'une soie à l'autre. Le lecteur partage ainsi des moments simples, de convivialité et de confidences, ou assiste à des phases de création, notamment avec l'appui de Yann à partir de l'été 80. Les visages défilent, reviennent, s'estompent. Carlos d'Alessio, Claude Régy, Catherine Sellers, Michael Lonsdale. Bulle et Madeleine. Yann, bien sûr, puis Outa, à qui l'ouvrage est dédié.

Dans une dérive heureuse, dans le désordre des chronologies, le lien se renoue, puisque « l'aimer c'est prendre en vrac sa mémoire et sa vie entière ». Une mémoire qui tremble et vacille, lutte contre la mort, d'enfouissement en enfouissement, jusqu'à ce qu'émerge un livre, évanescent comme le foulard des souvenirs, très tendre et si bien écrit. Tenter de dire une amitié, tenter de dire Marguerite Duras, la femme et la plume, les territoires de l'enfance et les dernières années, toute une vie, un passé mythique et un demi-siècle de livres contenus dans un carré de soie, revenus au bord des yeux de Marguerite, et écrits près de quarante ans plus tard par Colette, comme une perpétuation, une ultime réverbération. Page après page, cette intimité remonte, dans laquelle l'affection se mêle à la fascination, l'exaltation à l'intimidation. Duras semble avoir été une figure maternelle pour la jeune Colette, autant qu'une inspiratrice sur le sentier de l'écriture – dans le rapport au réel et à la création, dans la folie et la démesure, dans le silence aussi. C'est un portrait simple et sincère qui nous est proposé, le récit de moments passés avec une femme qui a donné sa vie à l'écriture. Et c'est toujours intéressant d'écouter un artiste parler de l'art d'un autre, car une fois passée l'admiration, c'est un regard vivifiant qui se pose sur l'univers durassienne, sur la vision du monde et de la création, sur ce style « à la façon du ressac ». Et si, pour Colette Fellous, *Emily L.* est « le portrait même » de son auteure, à la sortie de cette douce et profonde lecture – preuve que la réminiscence a pu être fixée –, le lecteur n'a qu'une envie, retrouver la soie d'une vieille édition de Minuit, datant de l'automne 87 :

« Emily L., je la vois aujourd'hui comme le portrait même de Marguerite. Un gouffre. Qui cache son amour, qui est morte sans rien en dire.

Elle est avant tout un écrivain.

Elle a aimé, elle a écrit, dans une même démarche ».

Numéro spécial de *Lire Magazine littéraire*, « Femmes de lettres françaises », hors-série, avril-mai 2022. Compte rendu de Christophe Meurée

Lire et le *Magazine littéraire* ne sont plus qu'un et peuvent désormais croiser les fonds propres à chacune des deux revues pour former leurs numéros hors-série à visée anthologique. Le gros volume paru au printemps 2022 se penche sur les « Femmes de lettres françaises ». Sans surprise, y figurent (dans l'ordre chronologique) Madame de La Fayette, George Sand, Colette, Marguerite Yourcenar, Simone de Beauvoir, Marguerite Duras et Françoise Sagan. À l'heure où les études féminines tiennent le haut du pavé et où l'histoire littéraire fait enfin droit à la littérature écrite par des femmes (pensons notamment à l'immense travail emmené par Martine Reid, *Femmes et littérature. Une histoire culturelle*, paru dans la collection Folio en 2020), l'on peut s'interroger quant à la pertinence d'un choix de corpus qui ne vient jeter de lumière que sur les écrivaines qui sont sans doute les plus connues du grand public : où demeurent cependant Marie de France, Christine de Pizan, Louise Labé, Marguerite de Navarre, Madame de Sévigné, Madeleine de Scudéry, Germaine de Staël, Marceline Desbordes-Valmore, Anna de Noailles, Rachilde, Renée Vivien, Nathalie Sarraute, Irène Némirovsky, Hélène Cixous, Assia Djebar, Christine Montalbetti, Marie NDiaye ou encore le très récent Nobel de littérature, Annie Ernaux ? Sans doute pourrait-on trouver des raisons objectives à leur mise à l'écart (le patrimoine – ou matrimoine –, par exemple, semble n'être affaire que de mort(e)s) mais la question demeure dans la mesure où il ne se trouverait pas tant de difficulté à remplir trois ou quatre forts volumes hors-série sur les « Hommes de lettres français ». Mais, vraisemblablement – chose étonnante – ce sujet ne paraît pas être à l'ordre du jour...

L'on peut toutefois se réjouir que la section consacrée à Marguerite Duras soit l'une des plus conséquentes de ce hors-série. En effet, ce ne sont pas moins de 39 pages (pp. 58-97) qui présentent, au moyen de treize articles ou entretiens, assortis d'une bibliographie indicative (partiale, ô combien partiale), qui sont susceptibles de faire (re)découvrir au grand public l'œuvre de l'auteur du *Ravissement de Lol V. Stein*. À titre de comparaison, la section dévolue à Madame de La Fayette, qui suit immédiatement celle sur Duras, n'occupe que sept pages... Chaque page d'introduction est ornée d'un QR code renvoyant à un podcast présentant l'auteur de façon on ne peut plus classique (pour Duras, 12 minutes de biographie, qui ne lésine pas sur le décorum exotique, comme en témoigne la musique qui sert de fond sonore à la période indochinoise – sans commentaire).

Si le grand public peut trouver de l'intérêt à cette publication, les durassiens confirmés ne pourront, quant à eux, que rester sur leur faim. La publication est anthologique, autrement dit

elle rassemble des textes parus dans des numéros antérieurs de *Lire* ou du *Magazine littéraire* ; nulle référence ne le précise, sinon de très vagues indications dans le chapeau des articles, qui parfois prêtent à confusion : « En juin 1998, *Lire Magazine littéraire* rencontrait les gardiens de sa mémoire » (p. 60) renvoie au n° 266 de *Lire*, à une époque où la fusion entre les deux organes de presse paraissait absolument impensable. L'on peut regretter, dans le choix des textes, que rien du *Magazine littéraire* n° 452, dont le sujet était « Marguerite Duras, visages d'un mythe », n'ait été récupéré pour ce dossier anthologique. Ce dernier puise pourtant dans divers numéros des deux magazines s'étalant de 1985 jusqu'à 2014... Les signataires sont Alette Armel (notamment « Hors limites », issu du *Magazine littéraire* n° 513 de novembre 2011), Danielle Laurin (« L'impossible vérité sur Marguerite Duras », extrait du *Lire* n° 266 de juin 1998), Jean Montenot (« Des lettres et le néant », choisi dans le n° 422 de *Lire*, dont le dossier était consacré à « Marguerite Duras intime »), Jean Vallier (« Les liens du sang », tiré du même *Magazine littéraire* n° 513), etc. : des signatures connues mais les beaux textes qu'ont donné au *Magazine littéraire* les spécialistes incontournables que sont Bernard Alazet, Christiane Blot-Labarrère ou encore Florence de Chalonge, sont laissés pour compte, ce qui est dommage.

L'on peut aussi regretter l'absence d'ordre dans la publication : les articles et entretiens apparaissent sans souci d'ordre chronologique, ce qui ne permet pas toujours de comprendre le contexte de rédaction de chacun des textes. S'ils tentent de faire le tour de l'œuvre et – surtout – de la vie de l'autrice : l'Indochine, la famille, l'amant chinois supposé de Marie Legrand, les amants de Marguerite, l'alcool, les combats politiques, le style, le cinéma, le théâtre, le succès de *L'Amant*, cela s'opère dans le plus grand désordre thématique, autre caractéristique à déplorer : l'entretien que Duras accorde à Pierre Assouline en 1985 à propos de *L'Amant*³ clôt le dossier, juste après un article sur le théâtre, qui succède à la bibliographie, qui elle-même suivait deux textes consacrés au succès de *L'Amant*... S'il s'agissait de laisser le mot de la fin à Duras, peut-être eût-il été préférable de composer différemment le reste du dossier. D'autant que le mot de la fin est l'expression d'un regret, vis-à-vis du récit de 1984 : « Le coup de téléphone dans les dix dernières lignes. Mais c'est arrivé comme le reste, alors pourquoi le cacher ? Mais ça fait dénouement. Et j'ai toujours fait des livres ouverts. Or ici, le départ fermait le livre... » (p. 97). Peut-être la perspective anthologique fait-elle également trop « dénouement » : l'œuvre de Duras est par trop « ouverte » pour s'en tenir à quelques

³ L'entretien, intitulé ici « Comment ne pas être effrayée par cette masse fabuleuse de lecteurs ? », a été réédité dans *Le Dernier des métiers*, sous le titre « Celui qui veut paraître intelligent est foutu » (Paris, Seuil, 2016, pp. 325-328).

thématiques qui semblent faire le tour de l'une des plus puissantes œuvres littéraires du XX^e siècle.

***Instinct nomade*, n°7 : « Marguerite Duras. Il est interdit d'interdire », éditions Germes de Barbarie, avril 2021, 266pp. Compte-rendu de Vincent Tasselli.**

Créées en 1979 et reprises en 2014, les éditions Germes de Barbarie publient des carnets d'écrivains ou d'artistes ainsi que de la poésie, du théâtre, des romans ou des essais. Depuis 2018, ils éditent également, dirigée par Bernard Deson, l'une des dernières revues encore produites en version papier : *Instinct nomade*. C'est une volonté, presque un acte de résistance, que de parvenir à imprimer et diffuser deux numéros par an. Comme l'explique son créateur, « sans faire un éloge de la lenteur, force est de constater que l'éternité demeure un privilège réservé au papier. Et c'est loin d'être un combat d'arrière-garde : aujourd'hui plus que jamais, la dynamique créée par une revue papier n'a aucune équivalence dans les mondes virtuels ». A cette première originalité s'ajoute une seconde : chaque numéro est consacré, en alternance, à un auteur dit classique (Cocteau, Pessoa, Duras, Giono) et à un poète de la chanson française (Brassens, Ferré, Nougaro et bientôt Brigitte Fontaine). Autour d'une équipe de rédaction resserrée viennent s'ajouter des contributions de tous bords, mêlant articles universitaires, témoignages, hommages, portraits ou textes littéraires. Chaque numéro est divisé en trois parties : le dossier consacré à l'auteur, d'environ 200 pages, des articles inédits venant compléter les dossiers des précédents numéros, et des chroniques sur l'actualité littéraire. Indépendante et libre, cette revue porte bien son nom. Bernard Deson est clair sur ce point : « résolument ouverte sur le monde, notre revue brassera généreusement des textes et des œuvres d'écrivains, de peintres, de photographes, célèbres ou à découvrir, et analysera la production théâtrale, cinématographique, musicale, artistique, tout cela sans se prendre au sérieux ».

L'exploration consacrée à Marguerite Duras est à l'image du projet : faire feu de tout bois, parler de l'artiste en mêlant les regards, proposant plusieurs nuances, dans la volonté du métissage, de l'ouverture chevillée au corps. Instinctive et nomade, Duras a toute sa place dans cette collection. Pour ce septième numéro, ainsi qu'il est dit dans l'introduction, ont été réunis des gens de plusieurs horizons, « ceux qui l'aiment, les plus nombreux, et ceux qui la détestent (il y en a). Certains ont partagé un moment sa solitude, d'autres l'ont dessinée ou photographiée, quelques-uns ont mis en scène ses œuvres ou lui ont consacré une thèse, d'autres enfin ont simplement lu ses livres, vu ses pièces ou ses films et ont voulu partager leur émotion ». Un

bien beau patchwork de trente-deux textes – agrémenté de nombreuses photographies rares ou inédites et de plusieurs dessins de José Correa – qui par ses mille facettes redessine le visage de l'écrivaine avec une originale vivacité.

Tout se mêle et s'unit donc, des témoignages aux réflexions plus académiques. Au final, nous ressortons de cette lecture avec une joie profonde, celle de voir se confirmer l'idée que l'œuvre et l'imaginaire de Duras sont protéiformes et que chacun peut s'en emparer avec la liberté de son regard et offrir une lecture pertinente. *Instinct nomade* est un travail sérieux et fougueux, dense et rafraîchissant. Un bien beau mariage avec l'univers durassien.

L'intimité des témoignages ponctue le numéro. Partant d'une confidence qu'il aurait reçue de l'écrivaine, Alain Vircondelet propose une réflexion sur la passion qui unissait Duras à Yann Andréa, en insistant sur les jeux de fascination et de soumission ainsi que sur la vision durassienne de l'homosexualité. Plus loin dans le numéro, le critique revient plus encore intimement sur son rapport avec la femme, se confie sur leur relation et rapproche le geste créatif durassien de la clairvoyance chamanique. Autre témoignage, celui de Bernard Lonjon qui raconte sa rencontre avec Duras lors d'une séance de travail autour de la mise en scénario de *L'après-midi de Monsieur Andesmas*. Plus original encore, Daniel Malbranque, ami d'Hervé Vilard, dévoile l'amitié qui lia le jeune chanteur à Duras, dans les années 1970. Entre témoignage et nouvelle littéraire, Aliette Armel se confie sur l'intimité de sa rencontre avec l'auteure en 1990, dans le cadre de la préparation d'un dossier du *Magazine Littéraire*, et rend un bel hommage au personnage Duras, aussi fondamental que l'écriture.

Progressivement, les arts se mêlent aux textes intimes. Ecrivain et critique littéraire, Marc Alpozzo nous offre une variation philosophique sur la solitude chez Duras et la relie à l'écriture et au livre, en prenant appui sur le documentaire *Ecrire*, réalisé par Benoît Jacquot peu de temps avant la disparition de l'auteure. Spécialiste d'arts visuels, Micheline Simon présente au lecteur *La mer écrite*, ouvrage écrit par Duras à partir de photographies prises par Hélène Bamberger, et propose une analyse fine et précise de cette dialectique entre écrit et image. Dans une même perspective plastique, le poète Stéphane Lambert réalise une biographie de Duras sous la forme d'un roman-photo, qui reprend les images phares de la mythologie et de l'iconographie durassiennes. De même, Catherine Faux réalise une très belle série de photographies de la maison de Neauphle, qu'elle légende par des extraits d'œuvres ou d'entretiens. A la croisée des arts, encore de façon originale, Laurie Leiner révèle comment Marguerite Duras est elle-même devenue personnage de cinéma, dans les films *Cet amour-là* de Josée Dayan et *La Douleur* d'Emmanuel Finkiel. Métissage toujours, partant d'un témoignage de lecture personnelle et le transformant lentement en exégèse de l'œuvre, Jill-Elyse Grossvogel nous fait une présentation

assez complète de *Moderato Cantabile*, tandis que la comédienne Maud Andrieux nous raconte sa fascination pour les œuvres et explique comment elle a pu mettre en scène, dire et jouer du Duras.

Par moment, la lecture personnelle l'emporte. Daniel Malbranche revient et propose six variations, six préfaces inventées à la suite de la lecture de *La Pluie d'été*. De même, Jean-Louis Kuffer écrit une lecture très personnelle du *Barrage contre le Pacifique*, ainsi qu'un poème sur l'article qu'il n'écrira jamais autour de *L'Amant*. Enfin, Emilie Langlais donne sa lecture des *Petits chevaux de Tarquinia*.

Puis, à plusieurs reprises, la littérature s'empare complètement de Duras. L'écrivaine Jocelyne Sauvard, familière du Vietnam, offre une nouvelle poétique sur les adaptations cinématographiques des œuvres de Duras et une rêverie sur l'absence et la présence dans les ruines du passé. Plus loin, dans un second texte qui tourne une nouvelle fois sur la recherche d'un auteur dans les lieux géographiques, elle unifie Proust et Duras sur la façade des Roches Noires. De même, le chanteur et poète Jacques Ibanès raconte avec pudeur et vérité ses pèlerinages à Trouville ou au Platier. Le poète Christian Cottet-Emard réalise ensuite un portrait de l'écrivaine à travers une lecture de *La Vie matérielle* et du rapport de Duras au journalisme, tandis que Jane Sautière s'approprie le corps et les seins d'Hélène Lagonelle dans un texte suave et sauvage – un très bel hommage. Signalons enfin le très beau texte d'Olivier Steiner, écrivain fortement influencé par Duras, qui invente sous nos yeux sa fascination pour l'auteure, en rêvant l'écriture et la rapprochant déjà des images de Marilyn Monroe, ainsi qu'il le fera quelques mois plus tard dans son livre *Le Ravissement de Marilyn Monroe*.

En contrepoint, parmi les contributions universitaires, nous retrouvons Florence de Chalonge, qui propose une lecture de *L'Été 80* et des événements historiques qui y sont narrés, en nous démontrant comment Duras n'écrit pas en historienne mais en femme politique. Xavière Gauthier, quant à elle, exhume un article sur l'art et la féminité publié par Duras dans la revue *Sorcières* en 1976, et l'analyse à l'aune des années 2020. Frantz Vaillant écrit un excellent article dans lequel il nous rappelle le rôle joué par Marguerite Duras durant mai 68, en rétablissant précisément la chronologie et regroupant les témoignages de Duras et de ceux qui ont vécu les événements de l'intérieur. Sylvie Thorel développe un solide travail, dense et rigoureux, sur le cinéma de Duras, notamment à travers une analyse du *Camion*, et nous rappelle l'importance du croisement entre les arts et la tension entre visibilité et occultation, parole et silence, virtualité et réalisation. Chloé Chouen-Ollier, qui a soutenu en 2013 une thèse sur l'écriture durassienne de la prostitution, poursuit sa réflexion sur le désir et la fantasmagorie de la servitude, nous prouvant comment la gloire du subissement exprime une quête sacrée, une

soif d'absolu, jusqu'à l'effacement dans l'abandon. Dans cette même veine archétypale, Simona Crippa, dans un article remarquable, définit la création durassienne et les scandales qu'elle a toujours suscités en rapprochant aède et transgression, hybris et quête du sacré. Olympia Alberti, enfin, se risque à définir le visage de Dieu dans la mythologie durassienne, en développant la mystique du vide et la recherche de l'Amour total comme succédanés du divin, et l'écriture comme souffle démiurgique et tragique.

Michèle Ponticq clôt le dossier en présentant l'association Marguerite Duras – nous déplorons au passage que la Société Internationale Marguerite Duras ne soit pas davantage associée au projet, ou ne s'y soit pas suffisamment associée. Peut-être aurons-nous droit à une seconde chance... Bernard Deson envisage actuellement un nouveau dossier sur Cocteau, qui a déjà eu la primeur d'un numéro. Alors, qui sait, le métissage allant si bien à Marguerite Duras, pourrions-nous contribuer encore plus pleinement à un prochain nomadisme instinctif...

Théâtre du Pavé (Toulouse), « Les Immersions : *L'Amant* », Production de la Compagnie de la Dame, 17 octobre 2021 et 6 février 2022. Compte-rendu de Françoise Barbé-Petit

De façon inattendue, le texte de *L'Amant* de Marguerite Duras est présenté en immersion, à travers un dispositif accordant un privilège particulier au monde auditif. Comme suggéré par le terme immersion, les spectateurs, portés par la voix de Corinne Mariotto et l'accompagnement acoustique de François Donato, sont littéralement plongés dans cette partie du corpus durassien. Allongés sur des chaises longues, connectés par un casque aux sources sonores, ils peuvent au gré des mots, des silences, des vibrations musicales, imaginer et associer librement autour de ce qui est perçu.

Le visuel est peu sollicité ; certes, les arêtes du cube abritant Corinne Mariotto et François Donato changent de couleur selon les passages entendus mais l'essentiel est que l'imaginaire puisse s'emballer sans entraves. Enveloppé par une semi-pénombre, chacun est alors invité à explorer et à déployer, pour son propre compte, l'intime proposé par Duras dans ce roman composé tout à la fois d'exotisme, de sensualité, de sexualité et de maintes conflictualités.

L'immersion appelle moins une communion avec la salle que le creusement d'une intériorité personnelle où les effets de la voix et des sons affectent profondément chaque écoutant. Cette expérience qui travaille de manière originale les textes pourrait être étendue, avec bonheur, à l'ensemble de la production durassienne. Cela ouvrirait à d'autres possibles et d'autres champs

sémantiques pourraient apparaître. Bravo à Corinne Mariotto et à François Donato pour cette belle immersion !

Théâtre du Pavé (Toulouse), « La Cuisine de Marguerite », de et avec Corinne Mariotto, du 10 au 13 février 2022. Compte-rendu de Françoise Barbé-Petit

Duras aimait écrire et faire la cuisine, et dans ces deux activités elle faisait preuve d'une grande inventivité. Ses créations culinaires auxquelles elle donnait des titres et des appellations se nourrissaient, sur fond de solitude, de son passé indochinois vécu avec une mère plus grande que nature. Il en va ainsi de l'omelette vietnamienne très prisée par ses convives. Marguerite Duras avait donc un double public de lectrices et de lecteurs mais aussi, selon ses propres termes de *mangeuses* et de *mangeurs*. Dans les deux cas, il s'agissait d'offrandes faites à autrui sous forme de mots ou de délicatesses gastronomiques. Et cela, Corinne Mariotto le montre magnifiquement dans un spectacle intitulé *La cuisine de Marguerite*. Devant nous, l'actrice réalisera une soupe aux poireaux qu'elle partagera sur scène avec les spectateurs. Pour elle, comme pour Marguerite Duras, il n'y a qu'une seule question à poser, celle qui se trouve dans *Aurelia Steiner : Comment vous atteindre ?* Le vous, c'est l'autre, tous les autres, toutes celles et tous ceux qui ne sont pas moi et qui composent le vaste public. Or ce public, Corinne Mariotto l'atteint vraiment en créant avec lui de nombreuses complicités et connivences. Seule, sur scène, au milieu de la cuisine, entourée d'ustensiles variés, alors qu'elle épluche des pommes de terre qui seront ensuite coupées en petits morceaux avec les poireaux, l'actrice regarde malicieusement chacune et chacun des spectateurs en leur proposant un texte durassien, celui de « *La maison* » extrait de « *La vie matérielle* ». Elle pose les mots avec gourmandise, tout en intercalant des silences bien nécessaires. La musique durassienne se fait alors entendre et le public est sous le charme. Comme au restaurant, les évidences littéraires et culinaires de Marguerite sont ainsi présentées sur un plateau, grâce à la volonté généreuse de Corinne Mariotto. Bien joué !

Théâtre de La Colline (Paris), *Les Imprudents*, d'après les dits et écrits de Marguerite Duras, conception et mise en scène d'Isabelle Lafon, du 6 au 23 janvier 2022. Comptendu de Geneviève Ignace.

Les lumières sont encore allumées, elle arrive sur la scène du théâtre de La Colline, nous regarde, mais ce ne sera pas pour nous demander d'éteindre nos portables... Elle a dans les yeux et cette main qu'elle passe souvent dans ses cheveux, ce quelque chose de l'enfant qui se réveille, de l'enfance qui se refuse à partir ; elle est donc venue jouer... Oui, elle est comédienne, mais aussi metteuse en scène, Isabelle Lafon, qui vient nous expliquer en quelques mots que, par *Les Imprudents*, elle nous emmène en Durasié, même si le mot n'est pas prononcé. Elle recrée ici, ou plutôt montre autrement un univers, comme elle le fit avec celui de la poétesse Anna Akmatova, ou encore de Monique Wittig et Virginia Woolf dans son triptyque *Les Insoumises*, mais également avec *La Mouette* de Tchekhov ou *Bérénice* de Racine.

En effet, à partir de diverses transcriptions d'entretiens, de reportages, réalisés par Marguerite Duras, notamment à la demande de Daisy de Galard, la productrice de l'émission *Dim Dam Dom* dans les années 60, surgissent sur la scène non pas des personnages de fiction, mais de véritables hommes et femmes tour à tour incarnés par Pierre-Félix Gravière, Johanna Korthals Altes et Isabelle Lafon elle-même. C'est simplement l'humanité ou plutôt une certaine humanité vue à travers les yeux de Marguerite Duras qu'il nous est offert de rencontrer, d'écouter. Il s'agit d'une strip-teaseuse, d'un mineur, d'une employée de la cafétéria de la mine ..., d'être « cabossés » par la vie. Puis Pierre Dumayet s'invite ...

Mais pourquoi donc ce titre, « Les Imprudents » ? Et puis, sont-ce l'être Marguerite Duras, son œuvre, sa vie, qui vont nous être livrés ? Une certitude : nous sommes bien en Durasié, mais pas vue du ciel ... Isabelle Lafon nous invite à sa table qui occupe l'espace d'une scène au décor particulièrement sobre, une table remplie de livres, de feuilles, et autour de laquelle elle a déjà convié ses deux acolytes. Ici, tout est gris comme dans le premier roman de Marguerite Duras, *Les Impudents* publié en 1943, et auquel fait clairement référence Isabelle Lafon par le choix du titre de son spectacle. Gris, oui tout y est gris, assurément, l'élément lumineux ne domine pas *Les Impudents*, le noir s'y fond dans le blanc, celui-ci dans le noir, ce qui génère une atmosphère qui concourt à une uniformisation s'acheminant vers l'ombre. Par ailleurs, beaucoup plus nombreuses que dans chaque œuvre future, l'élément comparatif concourt encore à ancrer *Les Impudents* dans un univers considérablement sombre souvent proche de la mort. Le décor des *Imprudents* recrée donc en quelque sorte l'atmosphère de la première fois romanesque durassienne. De même, les paroles échangées par les trois protagonistes recréent-

elles une sorte de lancinance, de refrain, de toile de fond, si présents dans *le roman* où les mots " Dior ", " horizon ", " silence " ne cessent de le ponctuer. C'est ce titre, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, le nom du chien Margot et la musique d'*India Song* qui rythment la conversation dans *Les Imprudents*. Mais où est l'imprudence ? Elle est dans la question posée, plus exactement du côté de celui à qui on la pose. Isabelle Lafon parle elle-même des « questions qui entament » dans la présentation de son spectacle ; ainsi, les locuteurs de *Détruire, dit-elle* qui, justement, détruisent par le questionnement auquel ils soumettent l'autre (Alissa, Bernard Alione, Élisabeth Alione...) subiront ce joug de la parole imposée qui « tue » peu à peu. Anne Desbaresdes face à Chauvin, la jeune fille du *Square* et son interlocuteur ... bien d'autres personnages montrent encore que la perlocution agit dans le sens de la brisure, de la destruction. Mais cela s'effectue très souvent avec le sourire voire le rire comme si Isabelle Lafon s'évertuait à la non-désespérance, à une forme de dédramatisation du montré durassien par le dit de celui qui souffre ou a souffert ... Ainsi, l'on peut entendre simultanément la magnifique musique d'*India Song* et Johanna Korthals Altes parler des saucisses Herta. Incongruité déplacée ? Non, simplement une volonté de ramener au vivant tellement humain, à l'authentique, à ce quelque chose qui peut être racinien tout en restant ancré dans le quotidien, à la vie tout simplement. La metteuse en scène n'hésite pas non plus à nous faire rire lorsqu'elle dit que Marguerite Duras pourrait être comparée à une « petite lampe de chevet. » Point d'indécence ici, mais de l'amour, c'est tout.

Un amour qui veut expliquer, faire comprendre et connaître véritablement sans jamais tomber dans un didactisme ennuyeux, une sorte de pédagogisme trop visible et finalement peu convaincant. Effectivement, Isabelle Lafon va à l'essentiel notamment lorsqu'elle évoque le livre et l'écriture selon Marguerite Duras ; tentative certes imprudente qui justifierait encore le titre du spectacle, mais entreprise qui hisse celui-ci à la hauteur du noble dessein visé. De fait, à propos de la littérature, s'entendent des phrases comme : « C'est comme si la lumière du livre enlevait la lumière du jour. », « Dommage qu'on ferme les bibliothèques la nuit. », « Un poème c'est pour dire, un livre c'est pour lire. », « C'est comme si je me donnais la possibilité d'avoir plusieurs vies. Je ne suis pas exceptionnelle, c'est écrire qui est exceptionnel. », « J'étais moins seule, moins abandonnée. », « C'est curieux un écrivain. Ce qui a été écrit remplace ce qui a été vécu. » Par ailleurs, on le sait, pour Marguerite Duras, écrire c'est aller chercher hors de soi ce qui est en soi ; il en résulte l'absolue nécessité d'interroger, de poser des questions, d'obtenir des réponses VÉRITABLES. Par conséquent, l'œuvre durassienne est inséparable de cette condition pour naître, être, exister. Alors, il est inconcevable de s'étonner de cette quête, de ces enquêtes, demandées ou pas, qu'elle mena auprès de ceux qu'elle rencontra pour recueillir puis

nommer la Fleur qui mène à l'écrit : « On voit une fleur, un jour – une rose – on oublie, elle passe par la mort – on la revoit ensuite, on la reconnaît, et on l'appelle Anne-Marie Stretter : le parcours de la Rose depuis sa découverte, jusqu'à ce nom, c'est la douleur, c'est l'écrit. »⁴
Rappelons ces mots dans *Détruire, dit-elle*⁵ :

« — Et vous ? Êtes-vous un écrivain ?

— Je suis en passe de le devenir, dit Stein. Vous comprenez ?

(...)

— Oui. À quoi l'aviez-vous deviné ?

— A votre acharnement à poser des questions. Pour n'arriver nulle part. »

La Connaissance est attachée au fait d'écrire, le texte devant ainsi porter la trace de son existence. Connaître s'assimile ici à une sorte de fusion de soi dans l'objet "choisi " pour être écrit. Dès lors, Savoir et écrire sont intimement associés, le second ne pouvant être sans le premier. Oui, il est imprudent d'interroger car, là, c'est la douleur que l'on traque, celle qui « entame » questionneur et questionné, celle dont on attend qu'elle se dise. Ainsi, l'écrivain selon Marguerite Duras est celui, aussi, qui témoigne de la douleur. L'écriture pour devenir littérature prend par conséquent un risque, celui de " réveiller " les vice-consuls endormis qui peuvent en devenir fous et tirer sur la misère du monde dans les jardins de Shalimar. C'est aussi cela que montre Isabelle Lafon en nous emmenant du côté des vrais lieux durassiens, de cette « littérature de la mort vivante. »

De cette littérature qui confronte, affronte, « entame », qui dit l'indignation, le refus de se résigner à voir l'état d'un monde qui va à sa perte, qui rappelle sans cesse la mère victime de l'injustice, morte toujours vivante dans un *Barrage contre le Pacifique* ; une injustice qui conduisit Marguerite Duras à adhérer au parti communiste, à espérer malgré tout, pour aller de « l'horreur à l'espoir », à écrire et à dire jusqu'à provoquer ces mots prononcés par les porte-parole des sans voix, des mineurs, des ouvriers, des employés, sur la scène des *Imprudents* : « Elle a changé quelque chose pour nous, Marguerite Duras. » Cependant, ici, point de commisération humiliante, de larmoiements pour accuser Marianne ; c'est là aussi que réside cette force, également beauté de ce spectacle qui ne sollicite pas un regard de pitié, de condescendance ; il est authentiquement lévinassien comme le lecteur peut l'observer dans *Le Square* à travers le dialogue que l'homme instaure avec la jeune fille, où se lit cette même

⁴ Marguerite Duras, *Entretiens avec M. Porte*, Minuit, 1977, p.124

⁵ Marguerite Duras, *Détruire, dit-elle*, Paris, Minuit, 1969, p.20

volonté du philosophe de voir dans la relation à autrui une aube, celle de l'humain. Contrairement à Max Thor, dans *Détruire dit-elle*, qui ignore les deux nécessités fondamentales pour écrire, celles d'intérioriser et de faire sien ce qui est hors de soi, Isabelle Lafon sait accrocher aux murs de la maison durassienne le tableau d'une humanité sortie des *Caprichos* enfin reconsidérée. ... L'accompagnent dans cette mission qui aurait pu être imprudente des personnages fictifs et réels tels Edgar Morin, Claude Roy et ... Pierre Dumayet déclarant « C'est plus intéressant d'interviewer des femmes que les hommes. », les femmes si complètement intégrées, présentes dans la trame textuelle de l'œuvre de Marguerite Duras... Les derniers mots de la pièce sont laissés à Marguerite Duras que mime à merveille Isabelle Lafon : certains pourraient considérer que cela est irrévérencieux, comme le fait de représenter l'auteur sous la forme d'un chien, Margot. Mais cela ne se peut penser tant le respect est plus que total dans ce spectacle intelligent qui ne montre pas que la personne Duras, ou ce que l'on sait ou croit savoir de son œuvre. Bien au contraire, on réapprend, on voit autrement, on comprend peut-être encore mieux et donc, sans doute, aime-t-on encore plus ! *Les Imprudents* n'est pas une pièce charmante, ce vocable étant particulièrement péjoratif dans le dictionnaire durassien, mais il charme au sens étymologique du terme.

DOSSIER :

Autour du film *Vous ne désirez que moi*

« *Vous ne désirez que moi* », un film de Claire Simon, Dulac Distribution 9 février 2022, 1h35min.

Synopsis : *Compagnon de Marguerite Duras depuis deux ans, Yann Andréa éprouve le besoin de parler : sa relation passionnelle avec l'écrivaine ne lui laisse plus aucune liberté, il doit mettre les mots sur ce qui l'enchanté et le torture. Il demande à une amie journaliste de l'interviewer pour y voir plus clair. Il va décrire, avec lucidité et sincérité, la complexité de son histoire, leur amour et les injonctions auxquelles il est soumis, celles que les femmes endurent depuis des millénaires...*



Compte-rendu de Virginie Podvin

L'aveu de Claire Simon, subjuguée par l'échange Yann Lemée / Michèle Manceaux – « Ce n'est pas du tout pour le cinéma, alors allons-y ! » – assimile le projet cinématographique à un défi qu'entérine la direction empruntée par la réalisatrice : filmer une conversation, un échange de paroles comme une scène de cinéma dont le spectateur devra faire l'expérience.

Le défi de se démultiplier. Il ne s'agit pas, d'abord, d'adapter cinématographiquement le texte mais de transcrire les entretiens, soit dit autrement, de coller au plus proche du mot, démarche qui remémore les propos de Godard formulés à Duras : « les mots : ce sont des lutins, des lutins de Shakespeare... Tandis que chez toi ou chez Beckett, ce sont les rois »⁶.

Il s'agit ensuite de dévoiler l'anomalie d'une relation singulière, résumée au sein du long métrage, en une phrase, répétée deux fois – « Je vais vous décréer pour vous recréer ».

Il s'agit encore de rendre compte d'une disparition. Disparition de Yann Lemée, qui ne peut être atteint que par la monstration de Yann Andréa, l'existence réelle du premier cédant le pas à l'irréel du second. Yann Lemée est devenu être de papier et le chemin à rebours est infaisable. La caméra recueille les propos réflexifs de celui qui se laisse sciemment disparaître inversant le schéma ancestral créateur / modèle. Il n'est que de citer le récent long-métrage de Deplechin consacré au *modus operandi* de Philip Roth, usant de telle femme, puis de telle autre, et puis non, plutôt de celle-ci, pour écrire. Génial Philip Roth... Pétrarque n'eut qu'une Béatrice, mais Roth n'est pas Pétrarque.

La disparition d'un modèle ancestral se double du témoignage singulier et riche d'un dominé volontaire qui possède la culture du dominant pour faire état d'une reddition – « Vous n'existez pas, vous n'existez qu'à travers moi »... L'inversion de cet archétype d'être accompagnée de ce qui rendrait cette inversion possible, la légendaire cruauté durassienne que la réalisatrice illustre par la convocation d'images d'archives, et l'une des forces du film est de ne justement pas fictionnaliser Duras. C'est donc Duras, autoritaire, qui dirige Yann sur le tournage d'*Agatha*, autorité qui s'évapore pourtant quand la réflexion prend le pas sur le sentiment premier : il s'agit en effet de retrouver un état dont Duras sait Yann capable, à l'instar de la baguette de Żuławski qui nous offre une des plus belles scènes d'ouverture cinématographique dans *L'Important c'est d'aimer*. L'autorité que confèrent les images d'archive se soustrait à l'émotion suintante née de la contemplation de la Dame des Roches noires, elle-même subjuguée par l'allure de cet errant moderne qu'est devenu Yann Lemée Andréa.

Duras, réelle, Yann Lemée devenu fiction. Cette collision entre le réel (MD existe) et la fiction (Lemée s'est métamorphosé en Andréa) est illustrée en chanson, c'est *India Song* de Carlos d'Alésio vs *Capri* d'Hervé Vilar. La clef de ces deux mondes est détenue par Marguerite qui revisite cahin caha ce vieux rêve de la passion auquel Héloïse et Abélard, Tristan et Yseult nous ont initiés. Un malgré lui, un malgré elle.

⁶ Jean-Luc Godard à Marguerite Duras, *Dialogues*, Paris, Post-éditions, 2014, p. 82.

Cette passion d'être consommée. Il ne nous est pas caché la dimension torride de cet amour-là à la pensée duquel nous posons pudiquement une main sur nos yeux. Cette main d'être levée par Claire Simon au moyen des dessins qui nous permettent de suggérer un au-delà de la parole. Mais l'incarnation visuelle, dans son désir de réalité et de beauté, manque son effet et l'on regrette le choix, justement plus vrai, justement plus beau, de Josée Dayan : la voix de Jeanne Moreau scandant un « Yann, j'ai un corps » pendant que la caméra dessine un lent travelling nous offrant la vision d'un bras de mer.

Vous ne désirez que moi ne fait pas tomber la statue Duras de son socle car Yann tomberait avec elle. Film autre sur un amour autre que l'auteur du *Ravissement* a façonné et qui ne s'éteint pas.

Compte-rendu de Vincent Tasselli.

C'est l'histoire d'un film hanté, d'un film échoué, qui tire sa force de l'exhibition-même de son échec.

Un beau ratage, échoué au-delà des vitres de la maison de Neauphle, un bel échec. Une réussite. Parler de Duras en dehors de Duras, mettre Duras *outside* pour mieux l'approcher. Première hantise.

Parler de Yann Lemée, tenter d'atteindre sa réalité, et ne montrer que Yann Andréa, comme une malédiction : comprendre et faire comprendre que cet homme ne pourra jamais plus être atteint, que par son histoire il a cessé d'exister pour devenir un personnage, et que le chemin à-rebours est infaisable. L'immortalité dans la mort. Seconde hantise.

Et produire un film qui tend vers ces révélations en sachant pertinemment qu'il ne peut y parvenir. Contamination de la hantise, fascination au cube.

Echec, d'où réussite.

Dire. L'incommensurable. Le dire quand même, filmer l'empêchement à le dire.

Echec, d'où réussite.

C'est aussi un film qui, à travers cet amour-là, si particulier, cherche à montrer les forces de soumission et de domination qui s'instaurent dans un couple. Certes, l'originalité du lien précis entre Duras et Andréa permet de faire endosser à l'homme, à l'homosexuel, un rôle de victime qui depuis toujours est traditionnellement imposé à la femme. Certes, l'art est une dictature, certes la violence conjugale existe, dans l'art, dans la parole, dans l'inversion symbolique des rôles édictés par *La Bible*. Certes donc, ce propos pourrait résonner avec notre époque. Pourtant,

est-ce possible que cette relation, si ancrée dans un lieu, un temps révolu et des êtres morts, puisse porter un message plus général, voire même permettre une dénonciation de la violence ? C'est possible, mais c'est rigoureusement impossible.

Ecorner Duras, faire tomber la statue de son socle ? Non, car Yann tomberait avec. Elle l'a créé autant qu'il est aussi l'un des sculpteurs de cette empreinte durassienne qui ne s'éteint pas.

Dire la méchanceté ? L'humiliation ? Ce serait dépasser Duras, et le film ne va pas plus loin, croyant même être en train de le faire.

En montrant la violence, ce n'est toujours que de passion dont il s'agit. Il n'y aura jamais de coupable ni de condamnation. Il n'y aura rien, que tout cela : la monstrueuse passion de deux êtres.

Ce film est donc un absolu paradoxe ; c'est ce qui en fait sa richesse, et c'est en même temps le signe de sa faiblesse irrémédiable.

C'est l'histoire d'un film intenable, et qui tient. Un film comme une union des contraires.

Tous autant que nous sommes, nous n'avons rien vu à Hiroshima-Neauphle, tout a été dévoilé dans l'en-deçà de l'image. Duras a dit cet amour, Yann Andréa aussi. Rien d'autre n'est dicible que ce qu'ils en ont dit.

On ne peut écrire, on ne peut filmer que sur le corps mort, de l'été 80 au Noël 82.

Le cinéma montre la défaite de tous les autres discours.

On ne peut rien ajouter en ajoutant. La beauté du film est dans cet aveu.

Ce film (et l'histoire d'amour qu'il ne montre pas) est résumé en une phrase, répétée deux fois : « Je vais vous décréer pour vous recréer ».

Claire Simon a décidé de s'en tenir exclusivement à ces deux jours d'entretiens entre Yann Andréa (Swann Arlaud) et Michèle Manceaux (Emmanuelle Devos), à l'étage de la maison de Neauphle. Par sa formation artistique et professionnelle, le documentaire épouse la forme cinématographique, unifie les regards dans un souffle, entre le jeune homme et la femme qui l'interroge, et la caméra qui les filme, et les archives qui les trouvent. Aucune comédienne n'interprète Duras, qui est partout et nulle part. Le décor de la maison, Marguerite en bas à la cuisine, les sonneries du téléphone marquant son impatience, les images anciennes, la voix, les extraits de films amplifient son absence jusqu'à l'omniprésence. Belle réussite. Tout concourt à montrer l'emprise, peut-être même jusqu'à l'excès – la lenteur des plans sur les arbres, les dessins cherchant à dévoiler l'intimité des amants ou le fait que Yann porte lui-même le fameux uniforme MD, gilet et col roulé, soulignent un peu trop le trait et nous font plonger dans un patchwork parfois caricatural.

C'est un film réussi car c'est un film défaillant sur la défaillance. C'est une démesure utile à la monstration de cet amour démesuré. Mélange délirant et fixité, psychanalyse et mythologie, réel et romanesque, tout est fondu, sans doute pour mieux déréaliser le protagoniste principal et matérialiser la passion totale qui l'a uni à Marguerite Duras.

Oui, c'est un film réussi, mais est-ce un film regardable ? Et par qui ? Si le durassien n'apprendra rien de nouveau mais pourra se réjouir de cette variation sur le mythe littéraire, le grand public pourra-t-il comprendre et apprécier, percevoir l'irreprésentable que le film cherche à présentifier ? Y verra-t-il l'histoire qui a eu lieu, ou seulement un film sur la violence conjugale ? Le durassien, déjà hanté, reconnaîtra la hantise. Le grand public, lui, verra-t-il même qu'on essaie de le hanter, ou parviendra-t-il finalement à recréer Yann Lemée, en découvrant Yann Andréa ?

Rien n'est possible, et peut-être tout. *Vous ne désirez que moi* est un grand film impossible. Non, ce n'est pas regardable, mais c'est à voir, ça permet de voir (savoir, ça voir) que nous ne verrons jamais, qui que nous soyons, que nous ne saurons pas et que nous saurons tout, tout ce que nous savions déjà, à savoir comment un être humain a pu à ce point s'effacer, accepter d'être gommé complètement, pour devenir de son vivant et même après un personnage, une chair écrite.



DOSSIER :

Autour de l'auteur Olivier Steiner, du livre *Le Ravissement de Marilyn Monroe* (Editions Métropolis, janvier 2022, 158pp) et du spectacle « Le Vertige Marilyn » (mise en scène d'Olivier Steiner et Emmanuel Lagarrigue, avec Isabelle Adjani, 2022)

Ça avait beaucoup de charme, Marilyn Monroe, (à propos du *Ravissement de Marilyn Monroe*), par Olivier Steiner

Ecrire quelques mots pour la Société Internationale Marguerite Duras m'impressionne tant je me considère si peu spécialiste de Duras à mesure que le temps passe. Pourtant quand j'étais plus jeune je me suis spécialisé, je lisais à peu près tout ce que je pouvais trouver sur l'œuvre, essais, actes de colloque, biographies, et j'avais alors un esprit scientifique, analytique, puis quand je ne lisais pas j'allais sur les lieux comme en pèlerinage, rue Saint Benoît, Trouville, Neauphle, à la recherche de je ne sais quoi, une origine ou une destination, c'est que je voulais en être de ce monde si désiré et désirant de Duras, au point de changer de nom, de choisir Steiner, d'ajouter Olivier car Aurélien eût été « too much ». Puis cette période s'est arrêtée. Duras, maintenant, je la recouvre d'oubli et de fantasmes, d'imaginaire, comme la vaste plage de Trouville se recouvre régulièrement de miroirs d'eau, de zones de marécages brillants de soleil, de morceaux de ciel tombés sur ce sable grège, inimitable, cette partie du monde en face des Roches Noires. Duras, donc, j'oublie désormais ce que j'ai su, et je mélange, et à force d'oublier et de mélanger ça devient un continent, une intimité brûlante, un mythe vivant, au cœur du vivant, qui m'accompagne mentalement chaque jour ou presque, chaque nuit. Vraiment. Une douce folie. Mais je dois dire que c'est très agréable à vivre. Comme si l'écriture était toujours vivante, active, en train de se faire : ça écrit toujours, Marguerite Duras, ça invente toujours, et ça parle comme disait Lacan, ça parle tout le temps. Quelle merveille ! Quel ravissement !

D'ailleurs Duras l'avait dit, quand on lui avait demandé ce qu'il resterait d'elle après sa mort : les lecteurs, avait-elle répondu, les petits lecteurs. Je suis un de ces petits lecteurs, je continue, avec ravissement.

Et justement, c'est de ravissement dont il s'agit ici, de Lol, mais aussi de Marilyn Monroe, avec ce livre que je viens de publier, que nous venons de publier Anne Gorouben, artiste peintre, dessinatrice, et moi - c'est un livre à deux auteurs, trente-six dessins-portraits de Marilyn, originaux, et un texte que j'ai écrit, qui regarde ces dessins, tandis que ceux-ci écoutent le texte.

Mais d'où ça vient ? D'où ça me vient ? "Mon mal vient de plus loin", ai-je envie de répondre pour emprunter un de ses vers à Racine, mais ça vient aussi de ce passage sublime dans le roman : "Lol, frappée d'immobilité, avait regardé s'avancer, comme lui, cette grâce abandonnée, ployante, d'oiseau mort. Elle était maigre. Elle devait l'avoir toujours été. Elle avait vêtu cette maigreur, d'une robe noire à double fourreau de tulle, également noir, très décolletée. Elle se voulait ainsi faite et vêtue, et elle l'était à son souhait, irrévocablement. L'ossature admirable de son corps et de son visage se devinait, telle qu'elle apparaissait, telle désormais elle mourrait avec son corps désiré. Qui était-elle ?"

Mon texte est comme écrit à la suite de ce passage, Qui est-elle ? je commence ainsi, en posant la question, puis j'essaie de répondre, en tournant autour d'une réponse possible. Qui était Lol, qui était Marilyn ?

Il se trouve également qu'il y a quelques années j'ai voulu faire un objet filmique autour du personnage de Lol, vers ce Ravissement de Duras, et pour moi c'était évident, une Lol possible était la Marilyn des Désaxés, son dernier film. Une autre Lol possible serait à mes yeux Isabelle Adjani, mais ça on verra, peut-être qu'un jour.... Je me suis d'abord concentré sur Marilyn, j'ai sélectionné tous les plans du film où Marilyn apparaît seule à l'image, et j'ai demandé à Patrice Chéreau, mon ami d'alors, de lire l'avant-dernier chapitre, puis j'ai fait avec mon ami Emmanuel Lagarrigue, plasticien, ce montage selon mes intuitions. J'ai appelé ce film Lola Valérie Stein. Mais ce qu'il y a de beau et de fort chez Lol, c'est que c'est pour toujours une histoire d'avenir, destinée à s'écrire encore, qui n'est pas circonscrite dans un passé - le livre est paru en 1964. Lol, le livre, s'écrit toujours à mes yeux, elle est toujours là à attendre dans le champ de seigle, toujours là à regarder, je ne sais pas comment a fait Duras mais elle a réussi à attraper quelque chose d'un rapport à l'éternité avec ce livre, quelque chose de la matière même du temps, ce temps dont la science actuelle commence à nous dire, preuves à l'appui, qu'il n'existe pas, qu'il n'est pas du tout ce que nous croyons qu'il est.

Alors, "Nom de pays, le nom", mais on pourrait dire "Nom de pays, le temps", je suis revenu vers ces journées d'août 1962, ces journées entières dans les arbres de Brentwood, Los Angeles, je suis venu me plonger dans ces heures autour de la mort de Marilyn, quelques jours avant, quelques jours après, en m'efforçant d'épuiser le réel, les heures, savoir les heures, la durée, tout ce qui a pu se passer et tout ce qui ne s'est pas passé. Lol, Marilyn, quelque chose unit ces deux femmes. Quoi ? Tant de choses. Une certaine idée de la beauté. Une certaine qualité de présence au monde. Tant de choses. Répondre ici serait une erreur. Mais il y a que voilà, elles sont inoubliables. Même si on ne les a pas rencontrées, elles restent cela : inoubliables. Aussi car elles disent quelque chose de la folie, de la raison, du désir, de la mort,

donc du cœur de la vie. Marilyn et Lol ce sont des questions, les plus belles questions que l'humain peut se poser, prenons garde à ne pas trop répondre.

Extrait du *Ravissement de Marilyn Monroe* :

"Qui est-elle ? Qu'est-il en train de se passer ? D'où vient que la matière même du temps semble s'être modifiée ? Quelle est cette lenteur ? Pourquoi cette gravité tout à coup ? D'où vient cette impression de *sfumato*, cœur lourd du monde ? Qui est-elle ?

Cette douceur. Quelques lignes tracées, fondues sur le papier, suffisent à restituer ses formes, ses contours, sa lumière. Je regarde ses visages, ses âges, je m'y promène. Il y a comme des stations. Je m'arrête. Respirer. Alléger le trait. Étirer. Corriger à la gomme à effacer. Mesurer les contrastes. Qui est-elle ?

C'est l'histoire d'un ravissement.

Elle est belle et elle peut être sublime, irrésistiblement belle, une déesse. Elle est sublime et elle peut être simplement jolie, ravissante. Elle est ravissante et elle peut être commune, une fille comme il y en a tant, maladroite, si peu sûre d'elle qu'on aurait envie de la fuir ou de la prendre dans ses bras pour la rassurer, la consoler, lui dire que ça va aller. Parfois elle se voit, parfois elle ne se voit pas. Parfois elle s'aime ou plutôt se *love*, parfois elle se déteste. C'est ce genre de fille, de femme, d'enfant. Une contradiction ou un miracle, ça dépend des jours, des heures. Elle est celle qui échappe à toute tentative de définition, de catégorisation.

Elle a trente-six ans et n'a pas d'homme dans sa vie, ni enfant, ni amis. Elle est pourtant très entourée : une gouvernante, un maquilleur, une secrétaire, un masseur, un comptable, un coach, un coiffeur, une doublure, une assistante, un psychanalyste, un photographe, une attachée de presse. Douze proches comme autant d'apôtres. Des amis qui n'en sont pas vraiment.

Qui est-elle ? Elle est celle à qui toutes les robes vont, elle est celle dont les cheveux sont tour à tour du satin, du coton, de la soie, du champagne, de la lumière. On la maquille, on la démaquille, on la fait chanter, on la fait danser, rire, aimer, pleurer, et elle le fait, elle le fait à chaque fois si bien, si parfaitement, comme si personne avant elle n'avait chanté, dansé, ri, aimé ou pleuré."



ISABELLE ADJANI

LE VERTIGE MARILYN

« C'est l'histoire d'une étoile qui vacille »

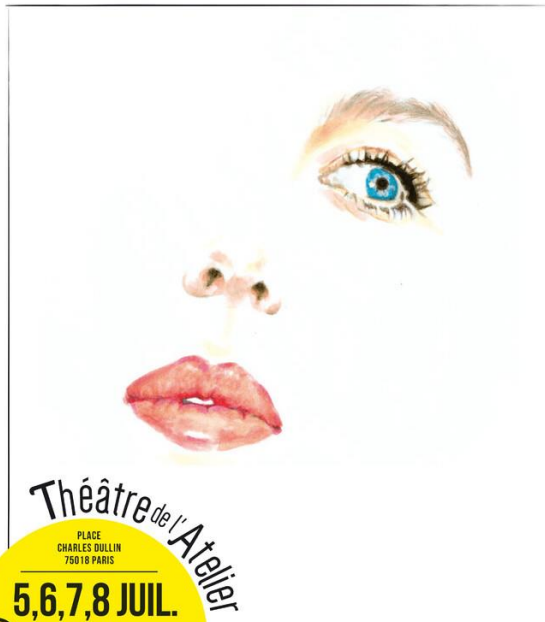


Illustration © Jacques Verrier - Créateur graphique, L'œil Curie - Licence 2-1122898

Théâtre de l'Atelier
 PLACE CHARLES DULLIN
 750 18 PARIS

5,6,7,8 JUIL.
 20H.

01 46 06 49 24
 THEATRE-ATELIER.COM
 © ABBESES / ANVERS

Texte **Olivier Steiner**
 Conception **Olivier Steiner**
Emmanuel Lagarrigue

Production exécutive **TS3** et **FIMALAC** / Production déléguée **Valérie Six**



***Le Vertige Marilyn* – Olivier Steiner, Emmanuel Lagarrigue, Isabelle Adjani.**

La Maison de la Poésie – 28 janvier 2022. Compte-rendu de Virginie Podvin

« Pourquoi certains êtres non rencontrés dans la vie nous touchent-ils à ce point ? », Isabelle Adjani

Olivier Steiner, *Le Ravissement de Marilyn Monroe*. La pénombre. *Fiat lux*. Une lumière aveuglante, les contours d'une haute structure métallique aux accents de Babel : nous voici plongés au cœur d'une symphonie du Nouveau Monde, à cette différence que Steiner a évincé Dvořák.

Symphonie de voix éparses. Voix de Steiner, d'Adjani, de Pasolini, de Blanchot, de Kafka, de Zweig – car les vingt-quatre projecteurs de la nouvelle tour de Babel remémorent les *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme* –, puis de Marilyn, dont il s'agit de restituer la présence. La restitution de cette présence repose sur le frémissement d'un réseau de correspondances – voix de Baudelaire – assumé par la dame brune, chiasme de cette autre, la blonde disparue. Sublimes(s), forcément sublime(s). Les voix de ces sublimes de se mêler et d'initier un dialogue suspendu dans l'atmosphère, fascinée, de la salle de théâtre. La prise de parole initiale résonne comme un glas et l'énumération des produits injectés de s'achever de la même manière que le tragique d'une disparition au goût de « cruellement tôt » – « Vous voyez ce que c'est Marilyn Monroe ». La voix de la disparue renaît au travers de celle de la dame brune qui apparaît, disparaît, apparaît, disparaît, à la scène – ici dans la pénombre, à droite, là, dans la lumière, au centre –, comme à la ville. Adjani, phare de Baudelaire. Phare qui guide la voix défunte d'une icône que cette autre icône fait revivre. Entremêlement des destins, rêve de vivre de ses rêves. Dénominateur commun de la chute à cette différence que le désir de chute de la blonde s'inscrit dans une réalité que la mort scella, quand celui de la brune se cantonne aux mirages des images cinématographiques, c'est l'amoureuse sans fin d'*Adolphe*, c'est le basculement de « Elle » de *L'Été meurtrier*. Icare mirant Icare – là où commence Adjani finit Marilyn et inversement. La présence d'Adjani est disparition de Marilyn – « Une femme, Isabelle Adjani, au centre d'un plateau de théâtre, dos au public comme les acteurs du théâtre Kabuki qui ainsi annonçaient leur disparition à venir ».⁷ Entre ces deux mondes, l'équilibre est fragile et les escarpins de velours noir de voler sur la scène.

La sororité a également attiré au texte du *Ravissement*, nom de Steiner oblige. Le penchant pour le silence avoué par Adjani est semblable à celui de Lol V. Stein,

⁷ Olivier Steiner.

Pour nous, cette femme ment sur T. Beach, sur S. Tahla, sur cette soirée, pour moi, pour nous, elle mentira tout à l'heure sur notre rencontre, je le prévois, elle ment sur elle aussi, pour nous elle ment parce que le divorce dans lequel nous sommes elle et nous, c'est elle seule qui l'a prononcé – mais en silence – dans un rêve si fort qu'il lui a échappé et qu'elle ignore l'avoir eu⁸

Lol dont le prénom tronqué, le « V », est inscrit, par le prisme du décolleté de la robe, au cœur du dos de la dame brune. Cette robe, de velours noir, est réminiscence de la tenue de tulle, noir, d'Anne-Marie Stretter quand le rôle d'Adjani, écoutant, récitant Marilyn, évoque celui de Tatiana Karl tentant de percer l'énigme Lol. La récitante Adjani, dansant sur la musique de la voix de Marilyn, emprunte d'ailleurs les pas de la récitante Tatiana – « On danse, Tatiana ? Une radio dans un immeuble voisin jouait des danses démodées - une émission-souvenir - dont elles se contentaient ». Cette démultiplication de l'individualité – Adjani est à la fois Lol V. Stein, Anne-Marie Stretter et Tatiana Karl – se reflète dans le décor de théâtre par le truchement de la structure métallique dont les rectangles et carrés de fer évoquent Mondrian.

La rumeur qui précède et habite le hall qui nous mène à la scène – cliquetis de voix, ambiance tamisée,

Il me semble que Tatiana m'a rapporté aussi des propos, beaucoup, des bruits qui ont couru à S. Tahla au moment du mariage de Lol V. Stein. Elle aurait déjà été enceinte de sa première fille⁹.

hisse le lieu de la rencontre des deux femmes au statut de nouveau bal, à cette différence que les plantes vertes sont devenues bouquet de fleurs blanches.

Éteinte des spots. Tout cela a-t-il été réel ? Marilyn a-t-elle existé ? Adjani existe-t-elle ? Nous avons été ravis.

Marilyn et Isabelle, l'une est l'autre (un double vertige), compte-rendu de Vincent Tasselli.

***Le Vertige Marilyn* – Olivier Steiner, Emmanuel Lagarrigue, Isabelle Adjani. Théâtre de l'Atelier – 6 juillet 2022.**

C'est un silence de soie, d'abord, un déséquilibre brutal et moelleux. La privation de la vue par le lieu, par un esprit du lieu. Une paroi opaque ensevelit le spectateur sitôt son entrée dans la salle, une fumée jaune, effondrée, et qui danse, lèche les contours, se modifie comme un regard, dans l'amour, dans la mort... Un abandon nous est réclamé : cette fumée nous sépare de la scène en même temps qu'elle nous inclut dans un royaume, une terre sans terre qu'elle délimite

⁸ Marguerite Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein* [1964], *Œuvres complètes*, éd. Gilles Philippe, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 2011, p. 341.

⁹ Marguerite Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, éd. cit., p. 326.

et estompe à chaque rôle. L'œil se perd de ne plus voir, apprend à regarder le rien en face, un peu de courage ne fait pas de mal, il chemine dans son propre aveuglement, rêvant l'errance, la poussée subite loin des rivages. Puis lentement il s'habitue à l'invisible, discerne quelques formes. Du métal enchevêtré, puis en son centre un triangle clair. Qui parfois tremble, se déforme. Diastole, systole, la grâce comme une pulsation d'aile. C'est le dos de l'actrice, déjà sur scène, depuis toujours, et qui revient péniblement d'une nuit d'août 62... inspire... expire... Déjà nous nous évaporons, tandis qu'elle apparaît.

La salle se remplit, la star est là, au cœur de sa disparition. *Qui est-elle...*

Tout est double, le vertige nous est donné, rejoignons-le. Enjamber les dernières volutes puis, dans un silence venteux d'acier pleurant, écouter la mort percer sa chrysalide noire. Et entrer dans cette mort, à sa recherche...

Une voix, épuisée, qui remonte...

Marilyn nous parle. Nous entendons Adjani...

Une comédienne de légende celte, une sororité tellement évidente... Un corps prêté un instant, offert à la « star matricielle », pour reprendre Edgar Morin. La disparition à venir et la disparition disparue. Echec de la mort dans la mort, bloquée. Isabelle est là, spectrale, nous voyons la blondeur envolée, palpable en son éther.

Quelque chose se passe dans le théâtre de l'Atelier, qu'on ne peut totalement éclairer.

Serait-ce l'expérience-même d'un ravissement ? Comme Lol, happés dans l'amour d'un double regard ?

Un vertige ne peut qu'être radical, immédiat. Le spectacle commence et c'est une chute, nous disparaissions, nous spectateurs, comme si cette entité buvait nos gorges sèches, nous accueillait pour parfaire encore davantage l'infinité de ses visages.

Une robe à double fourreau de tulle noire, Stein et Anne-Marie, Isabelle et Marilyn, la femme et nous. De Monroe à Norma Jean, la grande éternité, de soi à soi.

Plonger en elle(s), de toute notre âme. C'est entre les âmes que ça se passe, c'est un moment spirite. Nous remontons le courant, revivons les dernières heures, les dernières images, volées ou offertes. Et mille cœurs se questionnent à l'unisson des souffles mêlés. Le cri, somme des silences... Comment vivre, vivre sa double nature, blonde et brune, danser entre l'abysse de ses émotions et celles dont les autres vous revêtent ? Devenir soi au beau milieu du pillage ? Et parvenir à dire ce que l'on est en révélant tout ce qu'on nous a pris, conquérir sa pleine liberté dans le cachot de sa mort détruite. Les gloires et les béances irrésolues, la lumière et l'obscur. L'une est l'autre...

Violence d'un texte, d'une mise en scène réinventée chaque soir, d'un jeu subtil et bouleversant – cela ne peut se créer que face au précipice. Violence de cette entrée dans la mort qui la vainc tout en nous en éclaboussant – cela ne peut se recevoir qu'à travers la sensation physique de la chute. Catharsis terrible déguisée en rose éclatée, en lys allongés entre les draps. Nous voici rendus à notre propre négativité, au grouillement de nos désirs, aux profondeurs de nos peurs. Comme elle, sur le point de sombrer. Comment se sauver, jusqu'à quel sacrifice ?

Se taire, entendre les voix...

Le temps d'un spectacle, ce double vertige, unique et infini. Le suicide et l'accouchement, les larmes claires, la coiffure de platine ou d'ébène, mousseuse comme un champagne. Les yeux bleus cheveux noirs. L'humanité entière !

On ne peut pas sortir indemne d'un vertige. On ne peut qu'en réchapper, de justesse, dans la justesse, soudain guéri d'une blessure inconnue. Et reprendre sa vie, en voyant double, et titubant de gratitude.



ACTIVITES SCIENTIFIQUES

Appel à contributions : Cahiers Marguerite Duras, n° 3, déc. 2023

(Université de Lille ULR1061-ALITHILA/Société Internationale Marguerite Duras)

« La scène et le récit »

Études réunies par Florence de Chalonge et Sabine Quiriconi

Sur la scène du théâtre, Duras met en valeur le récit et rejette le drame, tandis que son roman fait reposer la conduite narrative sur la promotion de la scène, au détriment de la narration ou de la description. Ainsi privilégie-t-elle le récit à la scène et la scène dans le récit, instituant entre la scène et le récit des liens privilégiés où se joue la nature des relations esthétiques entre texte et représentation dans l'œuvre.

Sur scène, Marguerite Duras appelle de ses vœux un théâtre « lu pas joué », concentré sur l'énonciation et donnant à percevoir le processus de l'œuvre en train de se faire. Elle exige dès lors de repenser la séance théâtrale comme une expérience esthétique singulière, qui s'affranchit des pouvoirs illusionnistes de la représentation et des séductions du visible pour qu'apparaisse un récit toujours recommencé, mélancoliquement attaché à faire resurgir – voir – la scène originelle où s'ancrent l'écrit et, tout autant, l'amour ou le désir du crime.

Que la scène de roman présente un arrière-plan convenu (« scène typique ») ou qu'elle mette en relief un événement décisif (« scène dramatique »), elle accorde à la dimension visuelle une importance de premier plan. Le lecteur est convié à assister à une action comme sous ses yeux se déroulant mais par les mots s'exécutant. Rhétoriquement, la scène est proche du tableau ou de l'hypotypose : chez Duras, elle ouvre sur l'Autre scène, celle des scénarios fantasmatiques, accordant une place particulière aux scènes originaires.

Du côté du théâtre, on pourra interroger les potentialités scéniques du récit durassien : alors même que son passage au plateau oblige à s'affranchir de certaines conventions scéniques, comment l'écrit, pour convoquer l'Autre scène, invite-t-il néanmoins à mobiliser, détourner ou ré-investir des modalités propres à tout événement théâtral ? On s'intéressera, si on le souhaite, aux dispositifs, diversifiés, que le théâtre « lu pas joué » a inspirés par le passé ou implique sur la scène actuelle. Les articles pourront s'appuyer sur des spectacles mis en scène par Duras mais aussi par d'autres metteurs en scène ou chorégraphes, en France ou à l'étranger, se concentrer plus précisément sur le travail des acteurs, des scénographes, des concepteurs son ou lumière.

Du côté du roman ou du récit de Marguerite Duras, l'interrogation pourra porter sur les relations entre la scène et les lieux, dont l'importance dans l'œuvre n'est plus à démontrer, ou encore entre la scène et la structure narrative d'ensemble (la scène porte-t-elle atteinte au récit comme totalité ? force-t-elle à la répétition ? fait-elle rupture ?). Les topoï romanesques que la scène mobilise et renouvelle pourront eux aussi être étudiés, de même qu'on pourra se demander dans quelle mesure la promotion de la scène de roman est à rattacher à l'écriture cinématographique de l'autrice.

Au théâtre comme dans le roman, les contributions pourront s'attacher à examiner la question de la voix et du dialogue au sein des relations entre scène et récit ou bien penser la nature esthétique ou sémiologique des liens entre texte et représentation qui animent l'œuvre de Marguerite Duras.

Enfin, les contributions croisant les deux perspectives d'études, littéraire et dramaturgique, pour en comparer les méthodologies, seront bienvenues, l'œuvre de Duras invitant à la rencontre critique entre des pratiques exégétiques aussi complémentaires que distinctes.

Merci d'adresser vos propositions de communication en 200-300 mots, accompagnées d'une courte notice biobibliographique à

Florence de Chalonge (florence.de-chalonge@univ-lille.fr) et Sabine Quiriconi (squiriconimi@parisnanterre.fr) avant le 10 janvier 2023.

Réponse : 15 janvier 2023

Remise des articles : 13 juillet 2023

Retour aux auteurs après expertise : 10 septembre 2023

Publication : décembre 2023

Langues des articles acceptées : français/anglais.

Par ailleurs les Cahiers accueille pour chacun de ses numéros des articles dans les rubriques suivantes :

- « L'archive ouverte : génétique du texte » : responsable Annalisa Bertoni (École supérieure des Beaux- Arts, Nîmes) – annalisa.bertoni@orange.fr
- « L'œuvre à la loupe » : responsable Florence de Chalonge (Université de Lille) – florence.de-chalonge@univ-lille.fr
- « Hybridités textuelles » : responsable Olivier Ammour-Mayeur (ICU, Tokyo) – olammour@hotmail.com

- « Intertextes et résonances » : responsable Christophe Meurée (Archives & Musée de la littérature, Bruxelles) – christophe.meuree@aml-cfwb.be
- « Traduire Duras/Duras traduite » : responsable Laurent Camerini (Paris Sorbonne – AEFÉ-Buenos Aires) – camerinil@hotmail.com

Les articles qui seront expertisés sont à soumettre directement aux responsables de rubriques indiqués.

Langues des articles acceptées : français/anglais.

Cahiers Marguerite Duras

Revue internationale bilingue (français-anglais), à comité de lecture

Parution annuelle en ligne

Direction :

Florence de Chalonge (Université de Lille), présidente de la SIMD

Christophe Meurée (Archives & Musée de la Littérature, Bruxelles), vice-président de la SIM

Comité de rédaction :

Françoise Barbé-Petit (Sorbonne-Université) – Anne Cousseau (Université de Lorraine) – Sylvie Loignon (Université de Caen Normandie) – Neil Malloy (SIMD) – Andrea Manara (SIMD) – Michelle Royer (Université de Sydney) – Lauren Upadhyay (Chapin School, New York).

PUBLICATIONS RECENTES

Simona Crippa, *Marguerite Duras : la tentation du théorique* (Minard / Garnier)



Marguerite Duras n'a jamais publié d'essai sur sa conception de la littérature, contrairement à ses contemporains du Nouveau Roman ; cependant son œuvre est traversée d'une tentation théorique, montrant combien elle voulait se mesurer aux grands enjeux littéraires de la seconde moitié du XXème siècle.

<https://classiques-garnier.com/marguerite-duras-la-tentation-du-theorique.html>

***Le cinéma que je fais. Ecrits et entretiens* (P.O.L. - octobre 2021)**

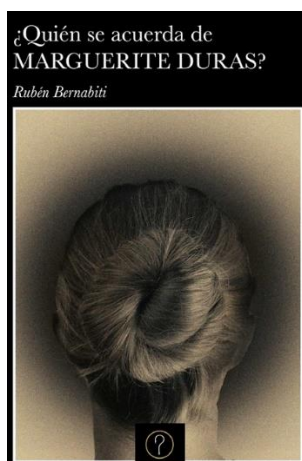


Marguerite Duras ne fut pas uniquement l'écrivain que l'on sait mais aussi une cinéaste audacieuse dont les films appartiennent au corps tout entier de son œuvre. Cet ouvrage rassemble pour la première fois les écrits de Marguerite Duras concernant ses propres films (dix-neuf, réalisés de 1966 à 1985), son activité de cinéaste, ainsi que les entretiens les plus significatifs qu'elle a pu donner à ce propos. Jamais un tel recueil n'avait été entrepris, même pour *India Song*, son film le plus célèbre. Depuis *La Musica* (1966) jusqu'aux *Enfants* (1985), en passant par *Détruire dit-elle*, *Le Camion*, *Le Navire Night*, le livre est organisé par films dont Duras signe la réalisation (excluant les adaptations de ses livres et les films qu'elle a scénarisés comme *Hiroshima mon amour*).

Pour chaque film, sont reproduits la plupart des textes qu'elle a rédigés dans le but de présenter et d'expliquer son travail au public, aux critiques, parfois aux acteurs eux-mêmes. Il lui arrive ainsi de raconter son film et son travail. On retrouve la parole vive et évocatrice de Duras, qui projette le lecteur dans son univers filmique radical et épuré, rejouant les liens dans son œuvre entre littérature et cinéma. Duras parle de sa démarche, de ses principes d'écriture cinématographique, et surtout du paradoxe d'un cinéma qui cherche « à détruire le cinéma ». On assiste à sa tentative de dire le dépassement du cinéma, sa négation, comme celle du politique. Mais au-delà, ces textes parlent à chacun de l'existence, du monde, de l'écriture. Ici encore il s'agit de détruire, renverser, mais aussi d'aimer, d'oser. D'où l'intérêt de donner à lire ces écrits et entretiens comme des textes d'auteur à part entière.

De nombreux textes sont inédits, d'autres demeuraient très difficiles d'accès. Certains ont fait l'objet de publication dans des dossiers de presse, des journaux, et des revues spécialisées au moment de la sortie des films. Quelques-uns ont été réédités dans des ouvrages collectifs.

Rubén Bernabiti, *¿Quién se acuerda de Marguerite Duras?* (Tercero en Discordia – 11/22)



Concebida como una compilación de relatos, ¿Quién se acuerda de Marguerite Duras? ha resultado ser mucho más que eso. Es, en lo fundamental, una colección de instantáneas de la ciudad de Buenos Aires y sus habitantes, una mirada desnuda y precisa que nos retrata en nuestra cotidianidad más cruda y, a la vez, más cercana. El delito involuntario de un vendedor de sahumeros, una jubilación miserable y la necesidad de sobrevivir, el destino que despunta en un hospital psiquiátrico, un adolescente testigo de Jehová con esperanzas, la señal de un vendedor de camote y un cuerpo descuartizado en estaciones de tren constituyen algunas de las fotografías con las que el autor ha logrado captar un tiempo y un contexto a los que todos, en mayor o menos medida, seguimos atados.

https://books.google.com.ar/books/about/Quién_se_acuerda_de_Marguerite_Duras.html?id=Q4tTEAAAQBAJ&redir_esc=y

Colette Fellous, *Le petit foulard de Marguerite D.* (Gallimard – 03/22)



« C'est très simple, je voudrais retrouver le moment où soudain Marguerite s'est arrêtée de me parler et que tout s'est suspendu. Nous étions assises l'une en face de l'autre, Marguerite Duras et moi, un après-midi d'automne, chez elle, rue Saint-Benoît numéro 5, je portais un gilet en grosse laine rouge et blanc et un petit foulard de soie léopard tacheté noir et blanc. À un moment, et c'est celui-là précisément que je voudrais retrouver, elle m'a fixée, légèrement absente, la beauté de son visage, ses yeux bleus et purs, son air unique et souverain de Marguerite D. Tu vois, j'étais exactement comme toi. Le même foulard, les mêmes couleurs, pareille.

Entre nous, sur la table, des feuilles de papier, un magnéto, des stylos, et le livre ouvert : Emily L. J'étais venue pour qu'elle me parle d'elle. »

<https://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Blanche/Le-petit-foulard-de-Marguerite-D>

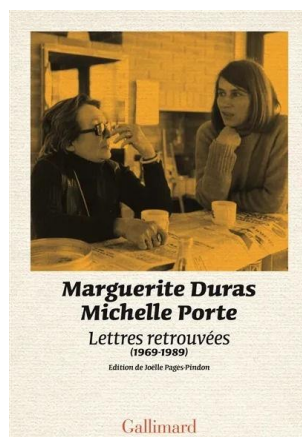
Dionys Mascolo, *La Révolution par l'Amitié* (La Fabrique éditions – 02/22)



Ce sont les vainqueurs qui écrivent l'histoire, même parmi les vaincus. Voilà pourquoi nul ne parle et nul n'entend parler de Dionys Mascolo. Ennemi du stalinisme avant la destalinisation, de de Gaulle dès mai 58 et des guerres coloniales, pourfendeur de la misère des intellectuels français, de la paresse des militants et de toutes les idéologies de la mauvaise conscience, inspirateur rarement cité de Debord et de Deleuze, ami de Bataille et de Blanchot, lecteur de Nietzsche et de Saint-Just, acteur de mai 68, révolutionnaire, Dionys Mascolo appartient à la tradition cachée du communisme français, celle qui fait que ce mot est demeuré malgré tout prononçable dans la seconde partie du xxe siècle – le communisme non comme idée, perspective ou hypothèse, mais comme exigence et mouvement vitaux, comme impossibilité de s'accommoder de ce qui est, comme refus du mensonge social. On trouvera dans ce recueil des textes s'étalant des années 1950 aux années 1980, et témoignant du vaste champ d'intervention de Dionys Mascolo.

<https://lafabrique.fr/la-revolution-par-lamitie/>

Marguerite Duras, Michelle Porte, *Lettres retrouvées (1969-1989)* (Gallimard – 03/22)



Cinéma et littérature forment pour Marguerite Duras un tout, un vaste espace de liberté, qu'elle inclut dans un même geste artistique. Elle développe une écriture qui brouille volontairement les frontières entre cinéma et littérature, entre la voix et l'écrit. Plus que jamais, cette correspondance en témoigne. On le sait trop peu : Duras a réalisé 19 films. Michelle Porte fut son assistante sur plusieurs d'entre eux (La Musica, 1966 ; Détruire, dit-elle, 1969 ; Baxter, Vera Baxter, 1976). Elle a elle-même réalisé deux importants films documentaires : Les Lieux de Marguerite Duras (1976) et Savannah Bay c'est toi (1984).

Ce recueil de lettres et d'archives inédites met dans la lumière trois figures de femmes créatrices : une écrivaine et cinéaste, Marguerite Duras ; une cinéaste et documentariste, Michelle Porte ; une sculptrice, Marie-Pierre Thiébaud (sa compagne), qu'appréciait beaucoup Duras. Joëlle Pagès-Pindon, spécialiste de l'auteure, a rédigé la préface et l'annotation du volume, et a mené des entretiens avec Michelle Porte, comme autant de souvenirs de Duras. L'ouvrage est complété d'une riche iconographie.

<https://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Hors-serie-Litterature/Lettres-retrouvees>

Jean Daive, *Penser la perception* (L'Atelier contemporain – 2022)



L'Atelier contemporain

Ce nouvel ouvrage de Jean Daive, recueillant essais mais surtout entretiens avec des artistes et écrivains réalisés pour France Culture, est le troisième volet d'un polyptique composé de : "L'Exclusion" (éditions Jean Fournier, 2015), "Pas encore une image" (L'Atelier contemporain, 2019) (À paraître en 2023 : "Le Dernier mur", L'Atelier contemporain.).

Entretien avec Marguerite Duras à Trouville en 1993 (p. 199 à 209).

Numéro spécial "Femmes de lettres françaises" du magazine *Lire* (mars 2022)



Lire Magazine Littéraire met à l'honneur 7 autrices emblématiques de la littérature française dans un mook regroupant 200 pages d'archives inaccessibles du magazine !

Redécouvrez les entretiens, documents et dossiers enrichissants qui vous redonneront envie de vous plonger dans les livres de ces écrivaines majeures.

<https://www.lire.fr/products/mook-femmes-de-lettres-francaises>

Vincent Tasselli, *L'Union des contraires chez Marguerite Duras : une tentative désespérée jusqu'au bout de l'échec* (L'Harmattan – 5/22)

L'union des contraires
chez Marguerite Duras

*Une tentative désespérée
jusqu'au bout de l'échec*



Vincent Tasselli

THYRSE n°19
La collection du CTEL
Université Côte d'Azur

L'Harmattan

L'écriture de Marguerite Duras est foncièrement mythique ; son imaginaire puise dans les schémas fondamentaux de la psyché humaine et les rediPOSE dans l'athanor intérieur, engendrant des œuvres protéiformes, nourries d'images archaïques fidèlement reprises ou déformées, voire renversées.

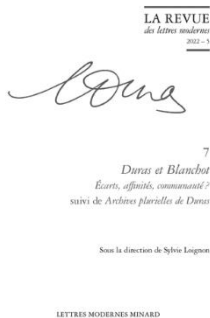
Si la quête de Marguerite Duras peut être assimilée à une tentative désespérée d'unir les contraires et résorber tout antagonisme, le style et l'univers se tournent progressivement vers

un appel radical à la destruction, qui modifie profondément la vision interne et la forme de l'écrit.

Par l'analyse des images dans un double corpus (le cycle indien puis la trilogie du refus), nous souhaitons laisser remonter ces images fondatrices, observer leur signification tout en repérant leurs modifications essentielles au long de la production littéraire, théâtrale et cinématographique de l'artiste.

https://www.editionsharmattan.fr/livrel_union_des_contraires_chez_marguerite_duras_une_tentative_desesperee_jusqu_au_bout_de_l_echec_vincent_tasselli-9782140253324-72968.html

Sylvie Loignon (dir.), *Duras et Blanchot, écarts, affinités, communauté ?* (suivi de *Archives plurielles de Duras*) (Numéro 7 de la Série Duras – Revue des Lettres Modernes Minard)



Si Maurice Blanchot semble accompagner l'entrée en littérature de Marguerite Duras, en rédigeant le premier compte rendu de son premier roman, *Les Impudents*, en 1943, les deux écrivains entretiennent une forme de compagnonnage amical et intellectuel. Blanchot fréquenta en effet le "groupe de la rue Saint-Benoît", autour du couple formé par Dionys Mascolo et Marguerite Duras, et de Robert Antelme. De mêmes lignes de réflexion (sur le communisme et la judéité notamment), des engagements politiques similaires réunissent ces écrivains et intellectuels autour de la revue *14 Juillet*, du *Manifeste des 121*, ou encore du Comité d'action étudiants-écrivains pendant les événements de Mai 1968. Ainsi, qu'on l'aborde d'un point de vue biographique ou sous l'angle de l'Histoire des idées, la relation entre Marguerite Duras et Maurice Blanchot est singulière d'amitié et d'engagement; elle a assurément marqué la seconde moitié du XXe siècle.

https://classiques-garnier.com/duras-et-blanchot-2022-5-ecarts-affinites-communaute-sui-vi-de-archives-plurielles-de-duras.html?fbclid=IwAR2KqjyonQIJJUG_9GwPVpwhT8GgcDuu5Ogpe20TIC1Ikn_IRIJsX6v7bU

Clara Schwarze, *Où est donc passé le suicide ? Essai sur le nouveau roman (Duras, Simon, Beckett)* (EliPhi – 06/22)



La présente étude part d'un constat : le suicide est un thème central qui fascine toute l'histoire littéraire française. Après 1945 en revanche, il apparaît singulièrement mis à l'écart : on ne trouve plus guère de personnages se donnant la mort.

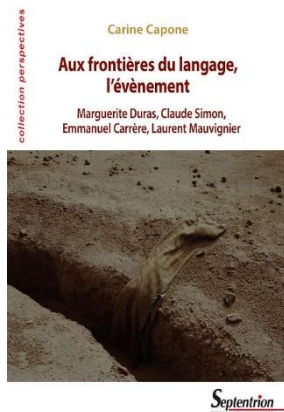
Mais peut-on pour autant affirmer que la pensée suicidaire a déserté les romans des années 1950-1960 ? Et si elle était seulement passée du côté de l'auteur ? Serait-ce au tour de ce dernier de convoiter, sans jamais pouvoir l'atteindre, l'effacement ? L'idée de Roland Barthes de « mort de l'auteur » peut être reconsidérée à l'aune de celle d'« auteur suicidaire ».

Et si, par ailleurs, après la guerre, au lieu de se situer à la surface thématique des livres, la volonté d'en finir (vouée à l'impossible) pénètre l'ADN des textes, c'est-à-dire leur esthétique ? Alors, les paradigmes bien connus du Nouveau Roman – sa réflexivité excessive, son rapport contradictoire à la fiction ou encore le jeu de pouvoir qu'il instaure avec son lecteur – apparaissent comme autant de révélateurs d'une écriture ayant en elle-même adopté les inextricables paradoxes du suicide.

C'est en s'appuyant en particulier sur la pensée de Maurice Blanchot puis en proposant trois analyses des romans *Le Vice-consul* de Marguerite Duras, *Histoire* de Claude Simon et *L'Innommable* de Samuel Beckett que le présent essai aspire à mettre en valeur le rôle théorique majeur qu'après la Seconde Guerre mondiale la question du suicide est à même de jouer dans la compréhension de la littérature.

<https://www.eliphi.fr/#/eliphi-numerique/ouvrages-access-libre>

Carine Capone, *Aux frontières du langage, l'évènement* (Presses Universitaire du Septentrion, 2022)



Comment un évènement qui fait basculer nos vies bouscule-t-il la langue ? Comment parler de guerres, d'attentats, de catastrophes naturelles ou d'autres épisodes collectifs traumatiques sans repousser les frontières du langage ? Le présent ouvrage interroge un phénomène littéraire qui s'origine dans le XXème siècle et trouve ses prolongements à l'ère contemporaine : la manière dont l'évènement percute la langue qui s'en empare, jouant avec la faille, l'indicible et le tabou. L'étude menée à travers quatre auteurs emblématiques que sont Marguerite Duras, Claude Simon, Laurent Mauvignier et Emmanuel Carrère s'étend à un corpus plus large d'écrivains qui confrontent la langue à ses limites, et, chemin faisant, contribuent à une esthétique de l'évènement.

<https://www.septentrion.com/FR/livre/?GCOI=27574100610220>

Laurent Camerini (dir.), *Marguerite Duras et les Amériques* (Minard / Garnier)

Marguerite Duras
et les Amériques

Sous la direction de Laurent Camerini



Cet ouvrage cherche à comprendre ce que représentent les « Amériques » et quels impacts ont eu les voyages effectués (États-Unis, Cuba, Montréal) sur l’imaginaire durassien. Il s’agit aussi de mettre en lumière les liens qui se sont tissés et la descendance sur la création américaine contemporaine. Il rassemble entre autres les actes du colloque de Buenos Aires sur le même thème (2021).

<https://classiques-garnier.com/new/LciMS02>

Egalement parus :

- Denis Morin dir., *Marguerite Duras, Les Amours-Solitudes* (Adret Web Art, série « Femmes dans l’art » - 03/22)
- Annalisa Comes, *Il gusto delle parole in Marguerite Duras. Scrivere, scriversi, cucinare* – (Il leone verde Edizioni – 05/22)
- Isabelle Defossa, Denise Dubois, *L’Amant de Marguerite Duras (Fiche de lecture). Analyse complète et résumé détaillé de l’œuvre* (Livre audio - LePetitLitteraire.fr – 06/22)
- Ana Lucia da Silva Mattos, *O Amante, de Marguerite Duras. Relacionamentos interpessoais e contradições em uma sociedade colonial* (Editora Dialética – 07/22)
- Michelle Royer, *Cinema of Marguerite Duras. Multisensoriality and Female Subjectivity* – (Edinburgh University Press – 07/22)

ACTIVITES CULTURELLES PASSEES ET A VENIR :

2023 :

Paris, amphithéâtre - Cité de la musique, mardi 6 juin 2023, 20h00 – Concert hommage à Marguerite Duras [Hommage à Marguerite Duras | Philharmonie de Paris](#)

Centre Culturel de la Blaiserie (Poitiers) – Jeudi 23 février 2023 – « Je suis Marguerite Duras »
<https://lablaiserie.org/je-suis-marguerite-duras/>

Théâtre Le Public – Janvier 2023 : "Yes Peut-être »
<https://www.theatrepublic.be/yes-peut-etre>

2022 :

Perpignan, à partir du jeudi 27 octobre, 19h : « Marguerite Duras du texte aux images », à l'Institut Jean-Vigo
[Perpignan/ Dès ce jeudi 27 octobre, 19H : « Marguerite Duras du texte aux images », à l'Institut Jean-Vigo | Ouillade.eu](#)

Canada : Maison de la littérature, Conférences-ateliers « Singuliers manuels d'écriture ». La journée du 26 octobre 2022 sera consacrée à Marguerite Duras
[https://l.facebook.com/l.php?u=https%3A%2F%2Fwww.maisondelalitterature.qc.ca%2Fprogrammation%2Fsinguliers-manuels-decriture-marguerite-duras%2F%3Ffbclid%3DIwAR1JtFuc7yfU9d0IFz8gmqYwWlJ-jM_iZ6B-bibLI-Btozb9DQaFnett8fQ&h=AT2hdxXismH4yW3hY40b72TLpLG1Od3Sh9qzYHXRtAL4CKOr53E9hNWda9TwBnTUcJqxs0Qmv6bEBg1LC4evy1vITbhbYHO0ogg6jUivEDGn5hmZNzdKbHmp_f_wjwoBEHKO&_tn_=-UK-R&c\[0\]=AT3Oaf076lcvLZYgo1yua-D--BdQvoBCYflfJ6mK2lAbZrn40HFYBAoHNEzGEbLnJwzszW9-2eFZLpjATW_k3zCsXbqtS8_yUQ7a3pyI19RzGYBMTJzf4wh2jPY0vFm2wJLefrW9l_8pDqZ417o-7QsasAwGVA9IYfOVvwK5f4ouS4pRJHtiQCypWzT06LzjiGsBOAgrNw](https://l.facebook.com/l.php?u=https%3A%2F%2Fwww.maisondelalitterature.qc.ca%2Fprogrammation%2Fsinguliers-manuels-decriture-marguerite-duras%2F%3Ffbclid%3DIwAR1JtFuc7yfU9d0IFz8gmqYwWlJ-jM_iZ6B-bibLI-Btozb9DQaFnett8fQ&h=AT2hdxXismH4yW3hY40b72TLpLG1Od3Sh9qzYHXRtAL4CKOr53E9hNWda9TwBnTUcJqxs0Qmv6bEBg1LC4evy1vITbhbYHO0ogg6jUivEDGn5hmZNzdKbHmp_f_wjwoBEHKO&_tn_=-UK-R&c[0]=AT3Oaf076lcvLZYgo1yua-D--BdQvoBCYflfJ6mK2lAbZrn40HFYBAoHNEzGEbLnJwzszW9-2eFZLpjATW_k3zCsXbqtS8_yUQ7a3pyI19RzGYBMTJzf4wh2jPY0vFm2wJLefrW9l_8pDqZ417o-7QsasAwGVA9IYfOVvwK5f4ouS4pRJHtiQCypWzT06LzjiGsBOAgrNw)

Manufacture des Abbesses (Paris), du 12 octobre au 3 décembre 2022 : *La Vie Matérielle*, mise en scène de William Mesguich

<https://www.manufacturedesabbesses.com/theatre-paris/la-vie-materielle/>

TNP (Villeurbanne), du mercredi 28 septembre au dimanche 9 octobre 2022 : *La Douleur*, reprise de la mise en scène de P. Chéreau.

[Théâtre National Populaire | La Douleur \(tnp-villeurbanne.com\)](http://theatre-national-populaire.com/la-douleur)

Théâtre de Liège – Du 23 septembre au 4 octobre - "Marguerite Duras" de Isabelle Gyselinx

<https://theatredeliège.be/evenement/marguerite-duras/>

Duras : Biennale Association Marguerite Duras, lecture intégrale de *Les Impudents* dans les ruines du Platier par la compagnie 909, du 16 au 18/09/22 [Lot-et-Garonne - Théâtre Lecture - Conte - Poésie - Biennales Marguerite Duras 25 ans de l'Association "Les Impudents" - Agenda Duras 47120 \(eterritoire.fr\)](#)

Trouville-sur-Mer, le 21 juillet 2022, Rencontres d'été Théâtre et Lecture — Lecture : Lettres retrouvées », Lecture : Fanny Cottençon. Choix des lettres, montage et présentation : Joëlle Pagès-Pindon.

Festival d'Avignon, du 7 au 30 juillet 22, Marguerite Duras à l'honneur au festival d'Avignon avec trois spectacles : *Le Navire Night, un cri dans la nuit*, mis en scène par Frédéric Fage, *Un barrage contre le Pacifique*, mis en scène par Anne Consigny et *La Vie Matérielle*, mise en scène par William Mesguich

Paris, théâtre de l'Atelier, *Le Vertige Marilyn*, Olivier Steiner, Emmanuel Lagarrigue, Isabelle Adjani, du 5 au 8 juillet 2022, d'après le texte *Le Ravissement de Marilyn Monroe* d'Olivier Steiner

Duras, 5ème Biennale : Les Rencontres Marguerite Duras, « Duras et ses amis font leur cinéma », Association Marguerite Duras, du 7 au 11 juin 2022 (programme en ligne)

Metz, Université de Lorraine, 25 mai 22, Conférence « De Marguerite Donnadiou à "la Duras" et à "M. D." : construction d'une figure auctoriale à l'époque de la trilogie indochinoise », par

Geoffrey Miltgen. [https://l.facebook.com/l.php?u=http%3A%2F%2Ffactuel.univ-lorraine.fr%2Fnode%2F20072%3Ffbclid%3DIwAR2jcnwt2Mlpjr4P9uhomYhS1yg3Bsw9jmb3lm7RF9IJTfbKarabjfkIKL0&h=AT1cJfcevGcc7oKaFXdA2Y-6hl-6RHJvYJuHI_5d0-Qy2MFi-MD6LtZxpYn2l6mJ40QiZlfjPEFGahwsDfR9hBHgjDMK4_uJf1rV-g7HA0rJm7SDmIw5T5SGWPU0SmI-jBm6&tn=-UK-y-R&c\[0\]=AT1jE5jAYxwX8UrYqSZ-ljtbNz9S19NlpAaAukukmWYYffNcv_GuFxAPSjA97GvRVga9Oc7IsqTdUEEt7gL214erlRvbsiVbIFW6Y3A6ys-nYPhiu9iVs9jG1nLrv-AleSQzvtCUhUgCcwWrQmqKfLD3jEg311mwff8D8VWNITsIDmK3yc8WSH6GYPWR7a34etoxAC6ld7JWLXij0qCiaV-SbeQQ4- qcRmbLVQz6pM](https://l.facebook.com/l.php?u=http%3A%2F%2Ffactuel.univ-lorraine.fr%2Fnode%2F20072%3Ffbclid%3DIwAR2jcnwt2Mlpjr4P9uhomYhS1yg3Bsw9jmb3lm7RF9IJTfbKarabjfkIKL0&h=AT1cJfcevGcc7oKaFXdA2Y-6hl-6RHJvYJuHI_5d0-Qy2MFi-MD6LtZxpYn2l6mJ40QiZlfjPEFGahwsDfR9hBHgjDMK4_uJf1rV-g7HA0rJm7SDmIw5T5SGWPU0SmI-jBm6&tn=-UK-y-R&c[0]=AT1jE5jAYxwX8UrYqSZ-ljtbNz9S19NlpAaAukukmWYYffNcv_GuFxAPSjA97GvRVga9Oc7IsqTdUEEt7gL214erlRvbsiVbIFW6Y3A6ys-nYPhiu9iVs9jG1nLrv-AleSQzvtCUhUgCcwWrQmqKfLD3jEg311mwff8D8VWNITsIDmK3yc8WSH6GYPWR7a34etoxAC6ld7JWLXij0qCiaV-SbeQQ4- qcRmbLVQz6pM)

Aix en Provence : Jeu de Paume, « L'Éden Cinéma », par Christine Letailleur, 10-14 mai 2022
[L'ÉDEN CINÉMA - Marguerite Duras, Christine Letailleur | Les Théâtres - Saison 2021-2022 \(lestheatres.net\)](#)

Paris : Maison de la Poésie, mardi 10 mai 2022, 19h, « Duras intime », avec Colette Fellous, Joëlle Pagès-Pindon & Michelle Porte. Rencontre animée par Minh Tran Huy. : [DURAS INTIME](#)
www.maisondelapoesieparis.com

France Inter, 16 avril 2022, "Marguerite Duras, écrire disait-elle" [Marguerite Duras, écrire disait-elle \(radiofrance.fr\)](#)

Paris : Théâtre de la ville de Paris (Abbesses), « L'Éden Cinéma », mise en scène de Christine Letailleur, du 15 au 23 avril 2022
[L'Éden Cinéma - Théâtre de la ville de Paris \(theatredelaville-paris.com\)](#)

Paris : Théâtre du Lavoisier Moderne (75018), Diptyque Duras : « Le Square » (19h) et « Savannah Bay » (21h), mise en scène par Gérard Elbaz, du 6 au 17 avril 2022

30 mars 2022 : Film *Azuro*, de Matthieu Rozé, d'après *Les Petits Chevaux de Tarquinia*. [Azuro au Cinéma Bron - Les Alizés \(cinemalesalizes.com\)](#)

Le Bouscat (33110) : Atelier des Marches (15 rue Victor Billon), « Rome, Venise et Calcutta désert », mise en scène d'Arnaud Poujol

[Arnaud Poujol \(marchesdelete.com\)](http://marchesdelete.com)

Barcelone, La Virreina, centre de la Imatge, "Fuera de campo", exposition sur Marguerite Duras, à partir du 4 mars 2022.

<https://elpais.com/.../marguerite-duras-y-pedro-costa...>

Théâtre du Pavé (Toulouse) : « Les Immersions », par la compagnie de la Dame : La Maladie de la Mort (28 novembre 2022), L'Amant (17 octobre et 6 février 2022), La Cuisine de Marguerite (10 et 13 février 2022)

[Les Immersions / Duras - Corinne Mariotto \(corinne-mariotto.com\)](http://corinne-mariotto.com)

9 février 2022 : Film *Vous ne désirez que moi*, de Claire Simon, d'après les entretiens de Yann Andréa [En exclu, la bande-annonce de "Vous ne désirez que moi", de Claire Simon, avec Swann Arlaud \(telerama.fr\)](http://telerama.fr)

Paris : Théâtre 14, « Agatha », mise en scène par Louise Vignaud, du 8 au 19 février 2022

https://theatre14.fr/index.../programmation-2021-2022/agatha?fbclid=IwAR0ulnq-63Zs7ZbJ2xaD-5P2zjiTpRqeJGFjP5iroEvFUbJeA5LT37_Hfpl

Saint-Georges-de-Didonne (17110) : « Et si Duras aimait Bach », 4 février 2022

[Et Si Duras Aimait Bach à Saint Georges De Did @ Salle Bleue, Relais De La Cote De le 04 février 2022 - Billets & Places | See Tickets France](http://see-tickets.fr)

Paris, BNF : Exposition « Catherine Sellers, une vie de théâtre » du 1er février au 20 mars 2022

<https://www.bnf.fr/.../catherine-sellers-une-vie-de-theatre>

Annecy, « Variations classiques d'Annecy », du 27 au 29 janvier 2022. Fanny Ardant interprétera *Aurélia Steiner*, le 28 janvier

[Aurélia Steiner - Bonlieu scène nationale \(bonlieu-annecy.com\)](http://bonlieu-annecy.com)

Institut français de Madrid : Cycle cinéma Marguerite Duras au Cinéma Doré, du 07 Janv. 2022
au 24 Février 2022

<https://www.institutfrancais.es/.../ciclo-marguerite.../>

Paris : Théâtre de La Colline (75020), « Les Imprudents », d'après les dits et écrits de
Marguerite Duras, mise en scène Isabelle Lafon, du 6 au 23 janvier 22.

[Les Imprudents | La Colline théâtre national](#)

ADHÉSION À LA SOCIÉTÉ

Pour adhérer à la Société Internationale Marguerite Duras, vous avez deux possibilités :

1) Directement en ligne à partir du site officiel de la SIMD :

<https://www.societeduras.com/adhesion>

2) Ou bien, il vous suffit d'imprimer et de remplir le formulaire d'adhésion ci-dessous, et de l'envoyer, ainsi que votre cotisation en euros, à la Trésorière de la SIMD :

Catherine Gottesman
Société Internationale Marguerite Duras
49 rue Lamennais
92 370 Chaville
France

En tant que membre, vous serez notamment invité(e) à participer à l'Assemblée Générale annuelle de la Société. Pour tous renseignements supplémentaires, vous pouvez contacter la Trésorière : tresorie.simd@gmail.com